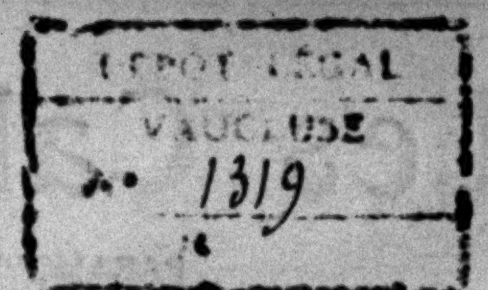
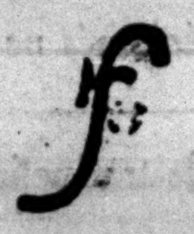
12me Année — N° 85 Décembre 1926.



Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE



BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✠ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 85. 12me Année Décembre 1926.

Les Cahiers du Sud

Tome II. — 2me Semestre 1926.

Une visite à Pierre Puget

Vous rappelez-vous le premier chapitre de la *Petite Dorrit* ? Il y a là quelques pages, où Marseille rissole au soleil, qui, même à travers la traduction, rendent sensibles aux yeux un relief, un ton croustillant, une crasse dorée, une consistance de pâte, vraiment extraordinaires. Voilà comme un Anglais sait s'y prendre pour peindre la lumière, et pour exprimer avec des moyens tout physiques, le silence, l'accablement, la torpeur d'un paysage de ville et de campagne au bord de la Méditerranée, par un après-midi d'été. Que le dessin ne soit que de la couleur en mouvement, personne, plus que Dickens, ne justifierait cet aphorisme, d'ailleurs douteux. Nulle imagination ne fut plus matérielle que la sienne ; mais l'apparence visible, quand elle est saisie avec cette puissance, devient chose presque spirituelle. Il s'en dégage un feu qui pénètre les substances les plus opaques, et y fait circuler un subtil esprit de vie.

Car Marseille est ainsi faite qu'elle s'écoule dans un devenir perpétuel. On se demande en vain où elle

aurait pu trouver, parmi tant d'agitation, la moindre fixité, l'indispensable temps d'arrêt qu'il faut aux arts pour fleurir. Tourbillon de splendides atomes, elle est condamnée à un pittoresque qui serait insupportable, s'il n'était dévoré par sa vibration incessante. Elle n'est belle qu'à la condition de mourir pour renaître aussitôt de ses cendres étincelantes. C'est pourquoi Dickens était prédestiné à la peindre, bien qu'en surface, si magnifiquement. Plus que personne d'ailleurs, il ne pouvait faillir aux limites de son génie et de son art. Qu'a pu faire davantage, après tout, ce triste et superbe Monticelli, sinon de matérialiser la nuance de Watteau selon sa propre vision et certaine qualité de couleur, celle-là même, toute vive, dont Marseille lui enchantait les yeux ? Allez donc tenir contre un tel vertige de force, d'éblouissement et de rumeur ! On a beau se défendre, on est pris avant que d'avoir protesté. Quelle autre ville, dites-vous, inclinerait à vous faire un dieu, tour à tour de chacun de vos sens, et quelquefois de tous ensemble ? Qu'il serait plaisant, celui qui voudrait ici mettre de l'ordre dans ses idées ! Il n'y a plus à Marseille d'autre sagesse que d'être ivre, et de tacher sa robe de vin.

C'est contre quoi je me débattais cependant, cette après-midi de juillet, où, assis à l'ombre et mangeant des fruits de mer ruisselants d'eau salée, je regardais Marseille couler intarissablement autour du Vieux-Port. Pas un nuage au ciel, mais, partout répandue, une épaisse, une étouffante brume de chaleur. L'air sentait la saumure, le coquillage, l'algue et l'écorce d'orange ; une pointe aiguë de pourriture transperçait et dominait tout. Je crois qu'à Marseille, l'odorat l'emporte sur le reste ; on ne saurait imaginer, avant que d'y être passé, à quelles terribles épreuves il est soumis. Pour un peu,

j'en aurais souhaité davantage. La seule manière, pour certaines choses ou certains êtres, d'avoir du style, consiste à s'exagérer soi-même. Je ne puis concevoir Marseille que dans un état de décomposition permanente où la menace toujours suspendue des plus affreuses épidémies et de la mort la précipite à une folle frénésie de plaisir. Quoi de classique, c'est-à-dire de stable et proportionné, pourrait-il subsister sous l'action de ce feu dévorant ? Hé quoi, ce n'est qu'au prix de cette instabilité que Marseille se maintient toujours la même à travers les siècles !

Est-il vraiment rien de plus beau au monde que cette rade qui s'ouvre avec une largeur incomparable vers la haute mer ; que ces collines et leur blancheur tachetée ; ces trois îles déchirées à souhait pour le plaisir des yeux, dont la pâleur ardente est presque d'une chair transparente et spiritualisée par la volupté ? Des navires sont en partance ; l'un d'eux cingle déjà vers le large, suivi de sa fumée horizontale ; puis il décline sur la rondeur maritime, perdu dans l'indifférence de ce qu'il abandonne après soi. Tout à l'heure, à la Joliette, un paquebot, chargé d'un départ de soldats, se préparait à démarrer. Toute cette jeunesse chantait et riait, débordante de mouvement et de vie. Sur le quai, des femmes pleurent; des mouchoirs s'agitent; des mandolines bruissent, mêlées à des pianos mécaniques qui vous pincent cruellement les nerfs. C'ets pourtant de tout cela que Baudelaire et Mallarmé ont fait la substance de quelques-uns de leurs plus beaux poèmes.

De l'autre côté du Vieux-Port, je vois se dresser la façade de l'Hôtel-de-Ville, lourde, surchargée de trophées dans le goût du grand siècle, avec le buste de

Louis XIV qui commande la mer, et qui donne à cette Maison commune un air d'Amirauté. Je m'imagine un port peuplé de frégates à trois étages, pansues, brodées et ciselées à jour, et portant haut leur figure de proue ; elles partent pour les Amériques, les Indes et le Canada, berçant à la pointe de leurs vergues la légende héroïque de Dupleix, de Montcalm ou du Bailli de Suffren. Sur toute cette gloire presque fabuleuse, domine la rude et franche figure de Pierre Puget, le sculpteur de galères. Il n'est jamais allé plus loin que Rome ; mais je ne le vois qu'ici, qui remplit l'arsenal de son imagination, de sa fureur d'enfantement, de son inépuisable santé, et d'une dépense inouïe de fièvre et de génie à modeler ses chefs-d'œuvre à même l'instable et l'inconstant. Lui, c'est toujours attaché au rivage qu'il lançait sur l'inconnu des mers ces merveilles d'audace, de majesté et de beauté ; et de tant d'invention, il reste à peine quelques débris, d'une force et d'un tour surprenants, qui, à eux seuls, suffiraient à démontrer que celui qui y mit la main avait vraiment le sceau de Dieu imprimé sur lui.

Ah ! qu'il était bien de sa race, et surtout de sa ville, ce Pierre Puget, peintre, statuaire, architecte, constructeur de vaisseaux, ardent au plaisir, et quand même prudent ; économe de sa fortune, bien qu'il y ait chez lui comme un semblant d'avoir gaspillé magnifiquement sa vie ! C'est le propre de tous les grands artistes, d'être, bien qu'il n'y paraisse point, splendidement ordonnés ; il y avait néanmoins en celui-ci une surabondance d'énergie créatrice et de pensée capables de tenir en haleine plusieurs clientèles de grands seigneurs et de rois. Au lieu que leurs commandes épuisent son génie, il ne cesse de les devancer et de les mettre sur le flanc ; quand il est au bout de la course, eux ne gravissent encore qu'à

mi-côte. A ce compte, on finit vite par s'encombrer ; de là ces tiraillements, ces disputes, ces mésintelligences, et l'artiste secoue sur ses protecteurs la poussière de ses souliers. Qui sait pourtant si ces obstacles ne lui sont point, dans un sens, favorables ? Je crois aux bienfaits de la contrainte, non seulement de celle que l'artisan exerce sur lui-même, mais qui lui vient aussi de l'extérieur. A Puget surtout, trop de facilité et de liberté eussent peut-être été déplorables. Sans doute, dans ses traverses, a-t-il trouvé une influence à rebours, une entrave salutaire, une exhortation à la discipline intérieure ; sinon, n'était-il point trop disposé à dégorger en toute licence le monde panique d'orgueil, de vigueur virile et de sensualité qui bouillonnait dans son sein ?

Quelles restrictions d'ailleurs pouvait-il de lui-même apporter à l'inextinguible démon qui le tourmentait ? Il n'avait qu'à ouvrir les yeux pour se maintenir et se réconforter dans cette vision héroïque du monde et de la vie, qui fut la sienne dès qu'il commença à penser par les doigts. A Marseille on rencontre à chaque pas les modèles animés, mariniers ou portefaix, qui nourrissent son inspiration quotidienne. Aujourd'hui, sur les blocs cyclopéens de la jetée, la mer vient mourir avec une voluptueuse douceur. Bleue et argent au large, elle est, sur les bords, d'un vitreux d'émeraude qui devient, selon la profondeur, couleur de violette. Dans la transparence marine où ils s'ébattent, des jeunes gens, complètement dévêtus, font jouer avec une splendide impudeur leurs muscles de titans. La plupart offrent, de la tête aux pieds, des teintes de bronze doré et verdi par places ; un seul, qui jouissait orgueilleusement de sa beauté, et s'éclaboussait en riant d'un grand fracas d'écume jaillissante, était d'une éclatante blancheur. Ses membres

allongés et pleins, sa poitrine élégante, composaient une image de perfection ; je crus le retrouver au Musée de Longchamp, le même jour, dans le Saint-Sébastien de Pierre Puget.

Cette salle Puget, qu'elle est pauvre ! A peine quelques moulages, quelques statues, et deux ou trois médaillons ou bas-reliefs. Quoi, se dit-on, c'est ainsi que Marseille perpétue la mémoire de son plus glorieux fils ? Mais les moulages eux-mêmes sont criants de passion et de vérité. Tout d'abord, je ne vis que le Saint-Sébastien. Quelle beauté ne pâlirait devant ce chef-d'œuvre de jeunesse et d'humanité ! Il est plus grand que nature ; mais il trahit des mouvements si peu forcés et des proportions si achevées qu'on n'en est point écrasé. Son corps tout entier est suspendu à ses mains, mais d'une façon si naturelle, et sans tiraillements d'aucune sorte ! Stendhal a dit : « Le Puget a osé donner du ventre à Saint-Sébastien ; c'est un tort, il a outré une bonne idée. » Le moyen de faire autrement, puisque, le pendant par les mains, soit, il fait traîner quand même à terre tout le poids de son modèle ? Tout, dans cette admirable figure, indique la suprême défaillance d'une vie qui s'abandonne. Or, elle retire son prix le plus rare de ce que rien n'y accuse l'effort, ni la contrainte, moins encore l'horrible pesanteur de l'agonie. La lumière échappe aux yeux renversés vers le ciel ; mais il semble que si l'on déliait ces poignets qui n'ont plus la force de se tendre, le martyr aussitôt reprendrait son équilibre et sa démarche insoucieuse et joyeuse.

Ce héros de la douleur consentie, ce beau jeune capitaine que le Pérugin, Mantègne, Sodoma, et bien d'autres, ont peint chacun avec les lumières de son génie et de son cœur, combien j'aime Puget, de l'avoir

modelé à son tour, et de l'avoir fait si tendre et si viril ! S'il n'a point la complaisance extrême aux atteintes de la souffrance dont ses frères d'Italie sont parfois tout amollis, croyez-vous que rien de leur langueur ne l'ait pas, lui aussi, touché ? Il est là, gisant dans sa force herculéenne que nourrit le sang le plus intact et le plus riche ; mais il ne fait pas partie pour rien de ce chœur d'adolescents magnifiques aux membres desquels les archers de Domitien ont éternellement fixé avec leurs flèches les grâces les plus pathétiques qui puissent donner à la douleur figure de volupté. Puget n'a jamais mis autant de douceur, de persuation et d'abandon, à sculpter aucune autre de ses images. Lui qui, de préférence, ne dressa que des énergies en conflit, il s'est, cette fois, singulièrement complu à nous montrer comment il sait exprimer la force au repos et le laisser-aller d'un corps qui ne surveille plus ses moyens de défense.

Quelques années après, rentrant en France, je traînais à Gênes une mortelle après-midi. J'y étais seul, fiévreux, fatigué. Gênes, éclatante et massive, me pesait sur le cœur. A peine quinze jours plus tôt, que j'aurais aimé la courbe de ce golfe couronné de montagnes fauves, le port mouvant et coloré, les lourds palais de la rue Garibaldi somnolents, par un écrasant dimanche, derrière leurs épaisses façades ! Avec quel frémissement de bien-être n'aurais-je pas goûté la fraîcheur des arcades de la vieille ville s'élevant en amphithéâtre par un abrupt dédale d'étroites ruelles dallées ! De vertigineux couloirs où l'azur se resserre ; un clair-obscur sordide et glauque, où flotte, claque et danse une folie de couleurs violentes ; et cette odeur de misère chaude, de débauche et d'assassinat : j'avais déjà connu tout cela à Marseille, mais plus bariolé encore et presque plus italien. Italien

ou non, je n'avais ce jour-là aucun entrain au pittoresque ; mais d'avoir pensé à Marseille me ramena tout droit à Pierre Puget, de qui je savais que le Saint-Sébastien original était à l'église Sainte-Marie-de-Carignan, où Henri Beyle, en 1837, l'était allé voir.

L'église de Carignan est froide, et d'une architecture, m'a-t-il semblé, médiocre. Quatre statues colossales se confrontent, aux branches de la croix grecque en forme de quoi l'édifice est disposé. Deux seulement sont de Puget ; j'ignore à quel artiste on doit les deux autres, ne les ayant pas regardées, n'ayant même presque pas vu le Saint Ambroise Sauli qui gesticule dans un grand tumulte de draperies agitées ; celui-là est par trop de Marseille! D'ailleurs le Saint-Sébastien fait tout rentrer dans l'ombre, et propage une âme de feu dans ce lieu glacé. Le Président de Brosses, qui, par nature, ne devait pas incliner beaucoup à aimer Puget, mais dont le goût, quand il n'était pas brouillé par l'esprit, égalait son éducation intellectuelle, ne s'y était pas trompé. Il s'arrêta ici, allant à Rome, et n'hésita pas, entre les quatre colosses de l'église de Carignan, à décerner le prix au Saint-Sébastien.

Vraiment l'après-midi m'eût été trop longue et cruelle si cette image splendide n'était venue me rattacher au monde et à la vie. Outre les trésors de force et de sensibilité dont elle déborde, j'y goûtais une parfaite expression française qui me consolait de n'avoir trouvé à Gênes aucune beauté capable de m'arracher à ma tristesse et à mon dépaysement. C'est bien, à ce moment-là, ce qui m'attachait le plus à elle, plus encore que l'ébranlement profond que détermine dans les parties les plus secrètes de notre âme le moindre fragment de Puget. Le marbre de Gênes ne m'apprenait, bien mieux, ne

me faisait sentir autre chose que le moulage de Marseille, sauf qu'à Gênes même et partout ailleurs que sur les bords de la Méditerannée française, Puget m'apparaissait, lui aussi, superbement dépaysé.

Ce Pierre Puget me paraît, en somme, n'avoir mis dans ses œuvres, pour palpitantes de flamme et de vérité qu'elles soient, que la plus petite part de son être intime. Son vrai, son plus haut chef-d'œuvre, ce fut lui-même, et le don de perpétuelle invention dont il était tout congestionné et fumant. Il n'a jamais complètement coupé le cordon ombilical qui relie ses œuvres à ses plus profondes entrailles ; il les traîne pêle-mêle après lui, presque toujours à demi embarrassées dans leur gangue. Laquelle des faces de son génie le révèle le mieux ? Pour laquelle se croyait-il le mieux doué ? Sa nécessité propre était de se dépenser avec le faste, la magnificence et la diversité, dont témoignèrent, pour opposés qu'ils puissent être, un Michel-Ange, un Léonard de Vinci. Il ne faudrait pourtant pas, à l'égard de ces grands hommes, conclure à une sorte d'indifférence à exercer leur art dans n'importe quelle direction. Ce qu'il leur faut, c'est d'abord embrasser l'univers ; et puis de somptueuses ordonnances pour y distribuer le monde de beauté qui les obsède. Faute de pouvoir disposer leur génie sur d'aussi vastes ensembles, ils ne nous le dispensent que par morceaux. Où rassembler Puget ? Où se former de lui cette image symphonique par qui toutes les figures de la nature sensible viennent s'accorder dans l'œuvre d'un grand artiste ? Paris, Gênes, Toulon, Marseille, quelle autre encore ? ont des parcelles brûlantes de son âme ; aucune, pas même Marseille, ne le possède tout entier. C'est à sa ville natale qu'allait cependant toute sa prédilection ; c'est Marseille qu'il

voulait enrichir d'une Place Royale construite tout exprès pour qu'au milieu s'y dressât un Louis XIV équestre, et d'une voie toute en palais, colonnades et portiques, qui, par la répétition somptueuse du même thème architectural, eût été faite en manière d'avenue triomphale. Or, il ne nous a laissé que quelques marbres sublimes, qui représentent peut-être son moindre génie, détachés qu'ils sont de ces grandes compositions de fontaines, de péristyles et de jardins, où ils n'auraient tenu lieu que d'accidents accomplis, qui auraient rompu et achevé la perspective.

Par là ils ont quelque chose non point d'inachevé, mais de précaire et de fugitif qui tient au frémissement avec lequel ils sentent passer au travers d'eux-mêmes les ondes ininterrompues de la vie. Ils durent éternellement, et je les vois toujours à la veille de se défaire ; ils fleurissent à la cime des apparences, et ils sont prêts au même instant à rentrer au réservoir des forces obscures d'où le grand souffle de Puget les fit émerger tout d'un coup. Ils me font penser à cette statue prodigieuse que Michel-Ange sculptait, certain hiver, dans la cour du Palais Médicis, à Florence, et dont il ne restait, quelques jours après, qu'un peu de neige fondue. Je ne les trouve pas moins beaux, d'éveiller si impérieusement en moi l'idée du périssable. Au contraire, ils ne me sont que plus chers, et ne me touchent que de plus près, si je les sens formés de la même substance que moi. Tout leur pathétique leur vient de la formidable instabilité où ils se meuvent. Voilà pourquoi ils me donnent une des plus puissantes impressions lyriques que j'aie jamais ressenties.

Il n'y a pas de ma faute si Pierre Puget, et Rude, et Carpeaux, et ce sauvage et subtil Rodin, me parais-

sent procéder, eux aussi, de cette Volonté du monde, dont la Musique, selon Schopenhauer, exprimait l'essence. Entre eux tous, Puget est sans doute le plus ivre de force, mais sans nul doute le plus discipliné. Car il n'est pas pour rien de son siècle. N'empêche qu'il fait retentir en moi les fragments dispersés d'une immense symphonie qui résonnerait au cœur le plus secret de la Nature. Rien ne confirme mieux le caractère cosmique accusé par toutes les œuvres de ce grand homme, que l'Andromède du Louvre. Ne cherche point, dans ce groupe admirable, ni le feu de l'esprit, ni les passions de l'amour, ni la parfaite beauté humaine que l'Antiquité prêtait aux dieux. La surhumanité du héros, fils de Zeus, éclate tout simplement dans sa disproportion d'avec la jeune mortelle qu'il vient d'arracher au monstre. Ainsi, plus tard, par la seule science du contraste des formes, Ingres démontrera la divinité de Jupiter en le montrant colossal au regard de Thétis prosternée qui lui embrasse les genoux. Mais le groupe d'Ingres, pour borné qu'il soit, est un univers d'intelligence, si on le compare à celui de Puget. Cette petite Andromède, perdue, abîmée, un bras replié sur sa tête et les yeux clos, au giron de Persée, soyez sûrs que nulle pensée n'effleurera jamais son jeune front. Pour belle qu'elle soit, elle n'est point tout à fait dégagée de l'épais limon où elle fut formée dans son animalité toute pure. Symbole à part, c'est bien là l'humanité qui sommeille, inconsciente et vague, entre les bras d'un dieu. Et lui, quelle magnifique brute ! Comme ils sont plus parfaits, l'un et l'autre, de n'avoir point d'âme !

Que le fameux quatrain de Baudelaire m'apparaît à présent entaché de romantisme ; qu'il est loin, le « mélancolique empereur des forçats ! » Oui, ceux-ci

participèrent à l'informe matière humaine où Puget modela complaisamment son peuple de colosses, mais y eut-il jamais, d'eux à lui, échange de sensibilité? Sans doute, la douleur, même bestiale, est déjà un commencement de pensée ; mais j'ai beau faire, je ne puis découvrir chez Puget ce monde de souffrance concentrée qu'on veut qu'il ait exprimé. Nous avons un Michel-Ange français ; pourquoi s'obstiner à lui prêter toutes les tristesses de l'autre et son âme ardente et sombre ? Combien l' « homme débile et jaune » ressemble peu à ce grand bonhomme de Pierre Puget, si plein de verdeur et de gaillardise, qu'il se remariait, en justes noces, pour la deuxième fois, à plus de soixante-dix ans ! J'ai dit qu'il me rendait sensible une conception dionysienne de la statuaire. Or, il y a dans la Musique une possibilité d'expansion infinie à laquelle la statuaire ne pourrait pas s'abandonner sans risquer de s'évanouir en pures apparences. De quel élan impétueux n'irait-elle point jusqu'au sommet de la radieuse spirale lyrique d'où elle se perdrait ensuite dans l'espace comme un chant fou ! Mais elle rencontre bientôt cette loi de l'éternelle Statique à laquelle elle doit, sous peine de périr, se soumettre. De sorte qu'en termes métaphysiques, la statuaire représente le juste point où l'ouragan des forces indéterminées qui constitue la substance de la Musique, devient matériel et visible aux regards. C'est à la rencontre et à la limite de ces deux énergies contraires que réside, me semble-t-il, la vertu profonde, l'essence même de la forme sculptée, laquelle, chez Puget, est le symbole d'un univers non pas de douleurs, mais de joies victorieusement surmontées.

Il ne faut pas que les Cariatides de Toulon nous fassent illusion. Si elles cherchent désespérément le ciel,

ce n'est point en raison du fardeau qui les accable, mais de la nécessité où elles sont de refouler la force qui roidit leurs muscles herculéens. Sinon, ne sentez-vous pas que le balcon volerait en éclats ? Et le Milon de Crotone, où l'on veut voir la suprême expression de la douleur physique, vers où semble-t-il crier, du fond de sa bouche ouverte comme un gouffre, sinon vers plus de force et plus de joie encore ? N'y a-t-il pas une joie dont le masque ressemble terriblement à celui de la douleur, tant cette joie est tragique ? Lui aussi, Milon, croyez-vous qu'il aurait beaucoup à faire pour se débarrasser de l'étreinte du lion ? Je vous dis que c'est de sa joie qu'il jouit, ou plutôt que la jouissance de sa douleur est la forme même de sa joie. Que, chez d'autres, la douleur surmontée revête l'apparence du calme de la mer, lui, c'est à fleur d'épiderme autant qu'au nœud le plus secret de ses muscles épiques, qu'on voit tourbillonner le cyclone de sa force. A peine un mouvement et tout va se résoudre en une tempête d'atomes ! C'est pourquoi il reste immobile et puise dans sa souffrance contenue sa plus furieuse volupté. Ainsi Pierre Puget, jusqu'à la fin, tint et garda sa joie, sa joie de vivre, sa plus profonde joie, entre ses mains ; il la sculpta, il la tordit, il l'enroula de cent manières diverses ; il la fit chanter et gémir bien plus haut que sa plus haute douleur. Celle-ci, quel grand artiste, après tout, ne l'aurait jamais connue ? Mais comme Puget était un admirable ouvrier, il ne cessa point de maintenir entre des bornes parfaitement calculées le violent bonheur qu'il éprouvait à insuffler dans le marbre le démon qui le dévorait. Même au bord des pires fureurs, l'instinct du rythme et du grand goût, lequel n'est point, il est vrai, tout à fait la même chose que le goût, l'empêchait de verser dans l'extravagant et le forcené.

Qu'on se garde d'invoquer, à propos de Puget, un prétendu romantisme des classiques ! Il y a un romantisme éternel, et qui ne me semble susceptible que d'une acception unique : on pourrait le définir une expression du monde, des hommes et des mœurs, qui renverse le rapport exact de matière qu'il faut à l'imagination, pour se faire à elle-même un salutaire contre-poids, dès qu'elle tend à se révéler, au moyen de l'art, sous des espèces sensibles. Toutes les fois que l'imagination ou la matière l'emportent au détriment l'une de l'autre, dans la peinture des passions, il y a romantisme. A combien plus forte raison lorsque, dans le cas, par exemple, de Châteaubriand, la surcharge de matière correspond au dérèglement de l'intelligence et du sentiment ! L'admirable vertu de l'esprit classique, c'est qu'une fois observé ce nécessaire rapport, il peut tout se permettre ; et l'on sait de reste qu'il n'y a point manqué. Ce qu'on entend par notre grand siècle classique, est un répertoire inouï, une faune inépuisable de passions, et des plus terribles qui aient jamais divisé, tourmenté, ravagé le cœur et l'âme ; c'est une grande école d'immoralisme. Néanmoins, quel que soit le degré intérieur où cette frénésie atteigne, elle observe toujours une juste proportion entre les sentiments et leurs formes, qui équivaut à une décence des mœurs, parce qu'elle n'est, même dans le plus violent désordre, que mesure et sobriété, soit un point d'équilibre dans la manière de traiter l'humain, qui est à la conjonction du bien et du mal, et qui, par conséquent, n'est plus ni l'un ni l'autre. J'appelle classique tout ce qui est humain, et qui porte l'humain à son comble. Pierre Puget comme Pierre Corneille, fut un de ces grands fauves qui n'ont de bonhomme et d'apprivoisé que l'apparence, et qui versent toute leur sauva-

gerie dans leurs œuvres, parce qu'ils n'ont point devant eux un champ d'action assez vaste pour embrasser tout leur désir. C'est pourquoi sans doute ils se contentent de n'être plus que de parfaits serviteurs. Qui peut donc en douter, s'il voit à Longchamp le médaillon de Louis XIV, et le bas-relief représentant le même en César équestre ? De telles beautés sont synonymes de liberté, de franchise et de noble réalisme, toutes choses qui ne sont incompatibles ni avec l'art classique, ni avec le respect qu'on doit à un auguste modèle. Le Louis XIV surtout, est une sorte d'ode royale, d'un rythme, d'une vérité et d'une vie, qui vous forcent à crier d'admiration. Le cheval piaffe, un souffle héroïque soulève le manteau gonflé. Un pas de plus, et le marbre va se cabrer et bondir ! Mais le nombre apaisé et majestueux qui partout circule, ne se dépasse jamais, et, plus encore que le maître de la France, c'est là Pierre Puget, toujours maître de son invention et de son orgueil.

Etre classique, en art, en politique, et quant à la conduite quotidienne de sa vie, ne serait-ce point, moins dans la satisfaction intérieure que dans l'expression visible de ses passions, savoir s'arrêter à temps ?

François-Paul ALIBERT.

Rêves

Je tourne sans cesse dans un souterrain où la lumière n'est que sous-entendue. Attiré par son dernier reflet, je passe et repasse devant une fille forte et blonde à qui je donne le vertige et qui le redoute pour moi. Elle connaît le langage des sourds-muets, on s'en sert dans sa famille. Je ne suis pas curieux de savoir pourquoi on a tiré sur elle. La balle est restée près du cœur et l'émotion gonfle encore sa gorge.

Et nous roulons en auto, dans un bois. Une biche traverse la route. La belle jeune fille claque de la langue. C'est une musique délicieuse. Elle voudrait voir la couleur de mon sang. Ses cheveux sont coupés à tort et à travers, un vrai lit d'herbes folles qu'elle cache. Quelqu'un près de moi désire confusément fuir avec elle. Je m'en irai et je m'en vais. Pas assez vite pour que, brusquement, je ne sente sa bouche fraîche et féroce sur la mienne.

*
* *

Je vois ses mains retrouver leur lumière et se soulever comme des fleurs après la pluie. Les flammes de ses doigts cherchent celles des cieux et l'amour qu'elles

engendrent sous les feuilles, sous la terre, dans le bec des oiseaux me rend à moi-même, à ce que j'ai été.

Quel est ce portrait que je compose ? La vie dont je l'anime, n'est-ce pas ma mémoire reconquise, tous mes désirs anciens, mes rêves inconnus, toute une véritable force blanche que j'ignorais, que j'avais oubliée.

Je croyais bien ne plus l'aimer et je me mêlais à la nuit. Elle était libre et pouvait errer. Mais voici que je la retrouve, voici que, de nouveau, je borne son horizon. (1)

Paul ELUARD.

---

(1) *Extrait de « Les dessous d'une vie ou la pyramide humaine. »* .

La Relique

C'était un soir en Espagne mais avec rien de ce que ce mot évoque pour nous dans le Nord — car ce n'était qu'une simple diminution de lumière, sans humidité, sans brumes et sans nuages — j'escaladai une vallée pierreuse et je vis devant moi se profiler sur la ligne inégale du plateau, le dôme d'une église. La route sur laquelle je voyageais n'était qu'à peine tracée et souvent se mélangeait en s'y perdant aux cailloux rugueux et au sable, et dans la dépression peu profonde de la vallée, il n'y avait que quelques mares d'eau stagnante.

Ce dôme était de forme italienne, et aurait dû se dresser dans un paysage italien, plus sec encore que ceux auxquels, nous, gens du Nord, nous sommes accoutumés, mais cependant entouré d'arbres et baigné de ce bleu léger dont l'éloignement teinte les choses. Au lieu de cela, ce grand édifice se dressait dans cette solitude, que j'ai décrite ailleurs, et qui est si effrayante et si nouvelle pour un Européen qui vient de toute autre partie d'Europe. En approchant de l'édifice je vis que tout autour se ramassait un village, ou plutôt un groupe de maisons qui en dépendaient ; car le volume de l'église surpassait tellement tout autre chose sur la place, et les matériaux avec lesquels étaient construites l'église et les habitations étaient si semblables, les vieux toits de tuiles plates, unis, sous le soir tombant, en un groupe si serré, que l'on aurait

pu croire, et c'était peut-être la vérité historique, que l'église n'avait pas été bâtie pour les besoins du village mais que le village avait grandi autour du sanctuaire et n'avait servi qu'à abriter ses serviteurs.

Quand j'eus fini ma longue ascension et atteint la crète à l'endroit où le sommet de la vallée se perdait dans la plaine supérieure, je pris le premier petit sentier étroit. Il faisait alors tout à fait nuit. L'obscurité était tombée tout à coup, et pour cacher toutes choses sous la même apparence, il n'y avait ni lune ni étoiles ; des nuages s'étaient levés, plats et menaçants, et l'on ne pouvait voir le ciel. Ça et là, des lumières commencèrent à briller dans les maisons, mais beaucoup de gens étaient dans la rue et se parlaient tout haut d'une porte à l'autre. Ils me regardaient au passage parce que j'étais étranger, et j'allais jusqu'à la place du marché, me demandant comment découvrir le meilleur endroit pour passer la nuit. Mais longtemps avant de pouvoir choisir, mes pensées prirent une autre direction, lorsqu'à un détour de la rue mal pavée, je me trouvai juste en face d'une grande façade, et derrière elle un peu rapetissé par la grandeur de l'église elle-même, le dôme paraissait. J'étais arrivé jusqu'aux marches de l'église qui avait accompagné mes pensées et avait été mon but durant les dernières heures du jour.

En présence d'une chose si merveilleuse j'oubliai l'objet de mon voyage et mes soucis immédiats, et j'entrai par les grandes portes qui s'ouvraient sur la place. Elles étaient sculptées, et au peu de clarté que le jour avait laissé et à la faible lueur d'une lumière électrique sur le mur voisin, je pus voir que ces portes étaient merveilleusement sculptées. Déjà à Saragosse, et plusieurs fois depuis que j'avais quitté le nord pour visiter à pied le

sud, j'avais remarqué que tout ce que faisaient les Espagnols avait une étrange affinité avec les travaux des Flamands.

Les deux pays n'ont rien de semblable si ce n'est le caractère humain de ceux qui les habitent; l'un est pastoral, plein de prairies profondes, de bois sans fin, de minerais et charbons utiles à l'énergie moderne, de ports et de rivières aux marées propices à l'industrie des temps du Moyen Age ; l'autre est une terre déserte, qui touche le ciel, avec un air coupant comme un couteau et l'absence absolue de toute originalité dans la nature environnante. Cependant dans tous les deux le sentiment créateur de l'homme se donne libre cours ; dans tous les deux il y a une sorte d'infini de l'imagination ; dans tous les deux, chaque détail que l'homme exécute dans ses travaux d'art est complet et différent de son voisin ; et dans tous les deux l'âme humaine est pleine d'exubérance : mais avec cette différence que quelque chose dans le caractère espagnol a tué le grotesque. Les deux pays ont été unis dans l'histoire, cependant ce ne sont pas les Espagnols qui ont développé le Delta du Rhin, ni le riche pays qui est au Sud, ni les Wallons et les Flamands qui ont servi de maîtres aux Espagnols, mais chacun de ces peuples si complétement séparés, ressemble à l'autre quand il s'agit de donner une expression aux sentiments de l'âme : pourquoi, je ne puis le dire.

A l'intérieur, l'obscurité n'était pas complète, mais une série de lumières se détachait sur la noirceur silencieuse de la nef ; et au milieu de la nef, comme un grand catafalque, était le chœur dont ces églises espagnoles ont gardé la tradition intacte depuis les origines de la foi chrétienne. Allez dans la plus ancienne des basiliques de Rome et vous verrez cette clôture sacrée

s'élever au milieu de l'édifice et occuper une certaine proportion de l'ensemble. Nous, dans le Nord, où la Foi a vécu sans interruption et, après le neuvième siècle, sans grande lutte, nous avons laissé se perdre cette caractéristique, prolongé l'espace ouvert à tous, et nous n'avons gardé que le jubé en souvenir de ce que furent autrefois les Mystères secrets et les Initiations de nos origines. Mais ici, en Espagne, les formes primitives des rites Chrétiens sont restés pour ainsi dire cristallisées ; ils étaient opposés, comme une insulte ou un défi, aux Asiatiques lorsqu'eut lieu la reconquête de la province désolée ; et c'est pourquoi dans chaque église d'Espagne vous avez côte à côte avec le débordement de l'art chrétien, cette hiérarchie originelle et cette chose secrète, presque choquante pour un homme du Nord, le chœur, le Coro, aux grands murs solennels qui séparent le peuple des prêtres et des Mystères, comme ils l'en ont séparé lorsque tout fut organisé pour se défendre d'une société hostile tout alentour.

Le silence de cette église n'était pas complet ni, comme je l'ai dit, son obscurité. A l'autre bout du chœur, derrière le grand autel, de nombreux cierges brûlaient et des gens, qui n'étaient cependant pas en prière, murmuraient et chuchotaient. Un jeune prêtre passa devant moi à ce moment, et je lui dis en latin vulgaire que je ne pouvais pas parler l'espagnol. Je lui demandai s'il pouvait me parler lentement en latin, comme je lui parlais. Il me répondit par ce mot : « Paucissime » que je compris facilement. Je lui demandais alors, en parlant avec soin et très lentement, si on allait donner la Bénédiction, cette cérémonie du soir ; mais comme je ne savais pas le latin de Bénédiction, j'employais alternativement « Benedictio » qui est

anglais et « Salus » qui est français. Il dit deux fois « Si, si » que italien, français ou patois, je compris au mouvement de sa tête ; mais dans tous les cas il n'avait pas compris ce que je disais, car lorsque j'allai m'agenouiller derrière le grand autel où étaient les cierges je vis clairement qu'il n'y avait aucun préparatif de Bénédiction. Il n'y avait pas même d'autel. Tout ce qu'il y avait c'était une paire de portes d'armoire, pour ainsi dire, de bois grossièrement sculpté, lourdement doré et très vieux ; vraiment le dessin de la sculpture était barbare et devait dater, je crois, de cette époque de transition entre les Ages de ténèbres et le Moyen Age, alors que beaucoup des travaux Chrétiens ressemblaient aux travaux des sauvages : spirales, têtes hideuses, serpents et choses semblables.

J'étais déjà très frappé par ceci et par un petit groupe de gens qui était autour et qui se composait surtout d'enfants, lorsque le jeune prêtre auquel j'avais parlé, s'approcha et appelant un homme bien vêtu de classe moyenne qui était près de là et était, je le suppose, une des autorités de l'endroit, monta avec lui les marches qui conduisaient à ces portes de bois ; il mit une clé dans la serrure et les ouvrit toutes grandes. Les cierges brillèrent aussitôt à travers un verre épais et clair sur une chasse où des pierreries étincelaient merveilleusement, et au milieu était une tête de mort, séparée du corps et penchée un peu de côté et dont l'expression était terriblement différente de l'expression des hommes vivants. Elle était différente, à cause de sa vieillesse incalculable, mais aussi, je le pense, à cause de la violence de la mort.

On peut excuser chez ceux qui sont inaccoutumés aux pratiques d'une telle dévotion, l'impression particulière que cette vue produisit sur moi.

Notre race depuis son origine, ainsi que toutes les races d'hommes, a gardé des souvenirs matériels de ceux que leur sainteté distinguait, et j'ai vu de semblables reliques en divers endroits d'Europe, qui m'ont paru presque banales, mais pour quelque raison mon émotion ce soir-là était d'un genre différent. La longueur du chemin (car j'avais encore des lieues et des lieues à faire à travers cette étendue déserte), l'ignorance du langage parlé autour de moi, le contour inhumain des choses durant des heures sous l'ardeur de soleil, ou l'obscurité inhospitalière de cette dure terre d'Ibérie, la sévérité des visages, l'éclat violent et la magnificence architecturale de ce qui m'entourait, et la connaissance que j'avais de toutes les épreuves que cette province avait dû subir, tout cela me faisait affronter cette Présence avec un état d'âme tout différent de celui qu'un tel pèlerinage est supposé exciter. Il y avait en moi de la crainte respectueuse et même de la terreur ; il semblait que la présence de ce visage déformé faisait renaître les souvenirs de la souffrance combattive et de l'énergie invincible qui regagnèrent cette terre ruinée. Je me demandais en regardant cette tête si elle était tombée en protestant contre les Mahométans, ou, comme tant d'autres, avec l'endurance espagnole des tortures, sous le martyre des païens des mers Pacifiques. Mais je n'en sus pas l'histoire, et j'ignore encore en écrivant ceci, pourquoi l'on vénérait cette tête.

On fit quelques prières qui m'étaient toutes familières, en latin ; puis le « Notre Père » et quelques autres qui ont toujours été récitées dans la langue maternelle. On entonna ensuite le « Salve Regina ». Mais quelle intonation !

N'avais-je pas entendu ce chant assez souvent dans

ma vie pour comprendre son sens ? Je ne l'avais jamais entendu sur un tel air ! Il était dur, il était plein de bataille, et dans sa supplication palpitait une angoisse réelle et physique. Si je ne m'étais point soucié des êtres humains qui m'entouraient et de leurs souffrances, une telle tradition nationale de souffrance m'aurait révoltée autant qu'elle me consterna. Le chant finit, et les trois gracieuses épithètes qui le terminent furent un gémissement et les voix des enfants étaient très sonores. Puis le prêtre ferma les portes et les verrouilla, un petit garçon vint souffler un à un les cierges, et je sortis sur la place du marché plus pénétré que jamais de l'Espagne.

Hilaire BELLOC.

(Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.)

Les Guerres d'Indépendance

I

Graines oléagineuses.

C'est un bureau d'expertises tenu par Saint Paul.

Les affaires sont dures : il a perdu son auréole et renvoyé sa dactylo.

Les coprahs jaunissent ; les arachides perdent leur coque et même le souvenir de ces dernières caresses de la terre africaine qui les échauffaient encore dans les cales d'un cargo vierge et jusqu'au débarquement, dans des franges de soleil et de poussière, sous les hangars du Môle A.

Palmistes, ricins, sésames; graines, grains, graines : un négrier sentimental et saoûl vous fait tourner d'un fouet vainqueur.

Appels d'esclaves gorgés de colibris.

Saint Paul a mal au cœur et la nuit se couche en rond.

Ils tournent autour du téléphone. Ils escaladent les étagères.

Voici venir, mon âme, la dernière expertise.

Les étagères s'effondrent dans une basse mélancolie nègre.

Mélancolie de panoplie: il n'y a plus qu'une marmite qui est un kiosque à journaux.

Un soutier maltais glisse trois pence sous le couvercle qui se soulève.

Il en sort un rire en forme d'ophicléide. Il se met à cracher des images.

Mais c'est toujours la même : une bande de sauvages nus et dansant.

Entre leurs jambes brillait un texte charmant :

« C'est un blanc qui a mangé d'un certain plat. Il en est mort.

« Il est mort parce qu'il avait une mauvaise santé.

« S'il n'avait pas été malade, il ne serait sûrement pas mort. »

II

Une ville à ressort qui est une horloge en fleurs.

Au centre, une salle de concerts qui est une église à rubans lacérée d'hirondelles.

Les jockeys de l'amour marquent l'heure en riant ; ils vont la blesser aux grains de foudre de la grande aiguille de mes nerfs ; mais pour entrer il fallait une carte et des muscles d'oiseaux.

Il n'y avait plus rien alors qu'une salle de vote sans vertu tapissée de tableaux noirs où l'on voyait mûrir des carrières de craie.

Un ascenseur étroit s'élançait en épée vers les cuisses du ciel.

A sa base, prison d'anges cerclée de grilles, se pressait une ombre animale et mélodieuse où brûlaient des bouquets de mains nouées.

Les anges chantaient en cage, puis sortaient saluer le public et rentraient à nouveau. Au moment où je pensais que ce doit être bien commode pour les femmes laides

de pouvoir chanter en restant invisibles, une sombre ardeur tonnante et grésillante disjoignit les feuilles du grillage.

Une fleur filante. Une étoile déclose. Et la sueur de l'amour en cercles frissonnants et les plumes fines et frêles d'une chair d'aube dans un ébrouement de rires.

Belle et nue. Nue et belle. A faire rougir, vomir, trembler, crier, cracher en cage sur les singes de mes songes.

Les lilas blêmes de la foudre s'enroulèrent sur mon cœur brûlé.

III

Sa mère attend qu'elle meure pour l'habiller.

Elle est d'une maigreur atroce et dorée, comme transparente.

De la fenêtre elle voit en contre-bas, dans la rue, le corbillard entouré des voisins, des amis, de gens rouges et qui se mouchent.

Elle ne se décide pas, elle pleure.

La mère se met en colère : « Lâche, lâche ».

— Pas encore, supplie-t-elle.

— Lâche, ne vois-tu pas que tout le monde t'attend ? Allons, allons, il faut mourir.

IV

Le Vieux-Port brûle ses eaux dans l'aile de cigogne des balancelles du soir.

Il en sort une chevelure de fumées.

Epaisse et noire, et qui se dénoue pour laisser place à l'ascension d'une flamme.

Elle monte au ciel droite et lente.

C'est une longue femme en robe de veuve et que l'eau n'a point mouillée.

De la main droite elle tient une jambe de mannequin coupée un peu plus haut que le genou et recouverte d'un bas rose.

Elle tient la jambe ou ne la tient pas.

Elle monte.

Sa tête vient heurter sèchement l'écorce de corne du ciel qui éclate et lui livre passage.

La jambe redescend.

V

Cette cheminée, c'est le tour du monde, c'est le cœur de la ronde.

Ils y ont entassé des bûches plus fabuleuses que ces arbres d'enfance tout chargés de nuit mais entre lesquels brillaient déjà les signes de mon destin.

Aujourd'hui le bois brûle sans faire de flamme.

VI

Délivrez-moi du désir.

C'était un beau mariage.

Je crois bien que c'était le mien. La danseuse tournait autour de la cuve et sortait de son sac des photos de toutes les grandeurs et de toutes les formes.

Elle. toujours elle, en robe d'enfant, robe d'été, robe d'orange, robe d'amour, robe de rose, robe de noces, robe de robes.

Une surtout me plaisait.

Elle voulait me la donner, mais jamais n'y parvint.

Eau fuyante.

Ainsi d'un cœur qui se penche sur un cœur, celui-ci se retire.

Le ciel était une carte postale déteinte et les fleurs tremblaient aux fenêtres fermées.

Entre deux bouquets, l'on voyait osciller une branche de lune mal accrochée.

Amour, tu buvais dans mon verre.

Le désir bourdonnait dans de longues clochettes safran à rayures rouges.

Elles s'ouvraient, puis se resserraient comme une éponge que l'on presse.

Soudain, il en sortait un vol de papillons.

Ah ! les coiffer de mon chapeau.

Je ne sais plus qui voulait m'en empêcher, ni d'où jaillissaient ces pleurs, ni ces cris : « Tu vas le tuer, tu vas le tuer. »

André GAILLARD.

Commentaire

> Je ne sais comment expliquer que dans mes idées les évènements terrestres pouvaient coïncider avec ceux du monde surnaturel, cela est plus facile à *sentir* qu'à énoncer clairement.
>
> Gérard DE NERVAL.
> (*Aurélia.*)

Voici l'aube et ses poignards dans l'hôtel délabré où le sommeil est rouge. La veille nous avons pleuré et des paniers de pêche sont là, sur le tapis usé par le talon des femmes. Seule la faïence de la toilette brille comme une étoile de première grandeur. Dans la glace de l'armoire montent des planètes désespérées. Déjà le réveil et la sueur. Aussitôt un jet d'eau glace la ville où les abeilles géantes passent avec des cannes enrubannées. Ma première pensée est pour le quadrilatère blanc, rigoureusement rectiligne et droit, avec les lunes des artichauts et tout entouré de blés mouvants, charmeurs de perles et d'araignées. Les couleuvres s'enroulent autour des faux rouillées, la porte est ouverte et le fossoyeur est nu jusqu'à la ceinture.

Arbustes aux pastilles de neige amère, terre pourpre, lièvres dont la fuite dérange la dernière harmonie des ossements, cyprès porteurs de seins coupés pleins de rosée et d'oiseaux minuscules, à vous ma première pensée sur les ailes noires qui montent d'un rocher où le soleil creuse une caverne qui chuinte.

L'œuf tombe du nid et s'écrase sur la pierre tombale.

Le laboureur éventré par l'attelage qui craignait les mouches est traîné par les chemins jusqu'à l'étable. Le pêcheur s'embarrasse dans ses filets et tombe dans le rayonnement des poissons endormis. Et le couvreur qui devait réparer sur la tour du dernier château les méfaits de la foudre, s'effondre avec la charpente ardoisée. Le petit du charron qui a la coqueluche repose dans les coquelicots. On l'a cherché toute la nuit en balançant des lanternes. Une vache, enflée par la luzerne, gît, un trou au ventre, chez le forgeron. Hier, celle qu'on liait au même joug s'est brisée la jambe. On a dû l'abattre et ce sont des quartiers de viande qu'on débite sur l'enclume. La chair mal découpée est accrochée aux roues des charrettes, aux fers des charrues et la tête sert de contre-poids au soufflet de la forge. Des chiens, jolis et blancs comme le marbre, emportent les intestins par les bois. Tout le monde mangera de la vache et les filles seront rouges à la prière du soir car nous sommes au mois de Marie.

Allongé sur ce lit, allongé sur un mur. Ici: le plafond; là-bas : les étoiles corruptrices. Ici, à chaque étage, la tôle de séparation d'un revolver entre les lèvres ; là-bas, les couveuses de la brume qui font éclore les crapauds et les âmes qui se nourrissent de ces tiges violettes dont le suc empoisonne les chèvres et monte en fusées au milieu de la nuit. Ici, le jour tiré à quatre épingles de charbon ; là-bas le vol éclatant des pierres, les chevaux au galop au-dessus des précipices et les arbres dynamités.

Que s'est-il passé ? Je me souviens du vent qui m'emportait et d'un ours déchirant mon chapeau de paille. Je me souviens d'un pont de saphir, d'une rivière de saphir, d'une femme de saphir portant une urne de saphir sous un ciel de saphir. Saphir bientôt décomposé. Le jardin devint un arc-en-ciel dont tous les arbres étaient côniques. Des flèches comme des bras nus le traversaient dans toutes les directions.

Je me souviens de la grêle qui tombait sur Paris. On prétendait que les Allemands avaient trouvé le procédé d'électrifier la grêle. Des étincelles jaillissaient le

long de la trajectoire de chaque grêlon. Toute l'Ile-de-France devint une forêt de lueurs. Les habitants, électrocutés, tombaient sous leur parapluie. Malgré les commotions électriques je pus sauver Léa et je l'emportai dans mes bras en enjambant les cadavres vers une Tour Eiffel toute hérissée d'éclairs.

Que se passait-il à la même heure sur les bords du Rhin ? Je vois d'abord une épée flamboyante dans une main d'enfant. Un casque blanc rabattu sur des yeux endormis. Une cuirasse de nickel qui moule les seins d'une poitrine qui respire. Une jambe artificielle et brillante repliée sur une jambe de chair. Des pieds d'ivoire. Un cerisier illuminé et, sur le fleuve, la Walkyrie sur un vaisseau en flammes.

Malgré tant de liens brisés, tant de meurtres, tant de paysages où mon imagination envoie des machines perforatrices et des wagons d'explosifs, quel étrange pouvoir celui de la nostalgie ! Premiers sommets ! La mort y niche comme le soleil dans les Alpes. Les avalanches ne nous écrasent que pour nous restituer des statues creuses de blancheur. Mort pitoyable à tous les dégoûts permets-moi de donner toute la signification de la première terre foulée en parodiant une chanson : « Une femme verte, qui courait dans l'herbe, je l'attrape par les cheveux, je la montre à ces messieurs, ces messieurs me disent, trempez-la dans le feu, trempez-la dans l'eau, il en sortira une belle hermine, de deux mètres de haut. »

Que d'histoires encore à raconter ! que de chansons ! Dans toutes je découvrirais facilement les signes qui me prédestinaient à te connaître.

Et d'abord, la caverne où battait le cœur de pierre de la montagne, les grandes orgues découvertes sous la projection de l'acétylène, et le cerne rouge de la grande excavation où venaient boire les dragons prodigieux de nos ombres portées. Sous la voûte des deux paupières du grand viaduc, toutes ces images ne se sont-elles pas réunies et fondues pour m'apparaître selon tes yeux

annonciateurs. Lâcheté du souvenir ! Je ne revois plus que les deux moitiés du soleil qui descendait derrière un monument peuplé de vendangeurs.

Les fumées des trains rapides, la chenille de feu derrière les glaces, les étincelles de la locomotive propageant l'incendie de Paris à Luchon et le nuage blanc, immobile au-dessus de l'entrée du tunnel, c'étaient déjà ton bras avec une chaîne d'or et le mouchoir — qui progressivement prenait la forme de ma main.

Il faut que tu saches aussi que je découvris chez un médecin dont la femme mourut d'avoir respiré une fourrure de vert-de-gris, un magnifique squelette d'antilope accroché dans une armoire. J'étais pieds nus, car les planchers de la maison étaient sonores, et le veuf redoutait le bruit, s'étant voué pour toujours aux mortifications du deuil. Le parc lui-même n'avait pas été épargné : On avait abattu tous les arbres à feuilles mouvantes. Le maître seul avait le droit de ricaner. Pendant le jour, on n'entendait guère que les coups de maillet de l'auscultation et la maison tout entière baignait dans des vapeurs d'iode et d'éther. — Je sais maintenant d'où me vient cette prédilection pour le silence dont la contraction de ton mollet me donne une idée absolue. Silence de l'imagination ! Te voilà sur un fond outre-mer et ta chair lentement, habille la carcasse de l'antilope.

Sans nos gestes, sans les outils de toutes sortes, comme nous vivrions silencieusement. Il faudrait d'abord déshabituer les pieds de toucher le sol. Je rêve d'un acte de renoncement à la terre, suffisant pour élever d'un coup tout un corps dans l'espace. Les transports de l'amour nous annonçaient ces temps glorieux. Je t'ai vue prenant la place du fantôme nocif dans une demeure capitonnée où je retrouvais comme autrefois la signification surnaturelle de tes jambes. Je vois aujourd'hui toutes les jambes abandonnées. Je me réjouis du spectacle que m'offre ce charnier survolé par un peuple de revenants sans ailes.

O morts ! qu'il ne soit plus question de courses ni de voyages. L'esprit suffit aux déplacements enchantés.

En vain l'intelligence lie partie avec la couleur noire et travaille par des méthodes diaboliques à réaliser les plus grandes hauteurs, à parcourir les plus grandes distances, elle doit se mettre à la remorque de la lumière dont la vitesse est absolue. Pitoyables cérémonies que celles du labeur quotidien et des recherches de la science. Le sang apparaît sur les rails, sur l'aile des aéroplanes, sous le scalpel, et sous le masque. Il perle des écouteurs téléphoniques. Il arrive que le boulanger broyé avec sa pâte soit panifié avec elle. Il semble que l'intelligence propose d'universelles messes noires pour révéler sur des hosties multipliées une pluie de sang réel.

Mon cerveau gardera sa couleur blanche et cette lumière qui conduit à l'empire des éblouissements où les pays sont confondus.

Je m'excusais, Léa, de ne pas louer autrement tes jambes, et de ne les vêtir que de l'ombre insaisissable des poissons de la mort, mais il ne faut pas tenter Dieu, car voici ce qui arriva.

Comme je t'attendais à la terrasse du café où tu viens me rejoindre tous les soirs, un tramway t'a renversée sous mes yeux et a tranché tes deux jambes à la hauteur des chevilles. Je me suis précipité et, te prenant dans mes bras, je t'ai transporté moi-même à l'hôpital Baujau. Lorsque tu repris tes sens, tu ne voulus pas croire que je pourrais encore t'aimer. Mon intervention fut trop lente à t'empêcher de te lever. Tu étais déjà debout sur tes moignons à peine pansés, et tu me disais en t'efforçant de sourire : « Tu vois, on marche aussi bien ainsi. Je suis un peu plus petite mais qu'est-ce que cela fait? »

Où avait-on jeté tes beaux pieds? Après les avoir cherchés toute la nuit, je les trouvais enfin dans leurs chaussures de daim, ensanglantées. Alors, il fallut bien que je me décide à te raconter cette histoire d'antilope et de femme empoisonnée.

Avec quelle volupté je puis mêler mes derniers rêves

aux souvenirs les plus lointains. Il m'est enfin donné de faire la preuve de mon esprit par lui-même et de me servir indifféremment des spectacles du temps et du sommeil. Que peuvent les évènements contre les forces du passé et de la nuit? Dans la société secrète de la mémoire les actes et les faits ne font figure que de complices. Esclaves de l'esprit, fortuits ou déterminés, ils sont étrangers aux mouvements intimes de l'être et leurs avertissements n'empêchent jamais les catastrophes.

L'homme est sensible aux mouvements des saisons durant leur révolution autour de l'arc-en-ciel. La glace fige le visage dans le violet, la canicule le fait virer au rouge . Soleil bleu de l'hiver! Lune de vin de l'été! Au lieu de vaines représentations de langage voilà donc les signaux harmonieux qui entraînent la croyance.

Je crois que les évènements sont étrangers au silence du cœur où veillent les larmes et le rire. Seules les émotions importent. Et aussi, ces images privilégiées que l'oubli épargne et que l'amour n'accueille que pour enrichir les parures de la mort. Sur les cercles de la joie, de la haine, de l'orgueil, de la peur, elles se tiennent toutes dans des vêtements démodés et, sur cet amphithéâtre de nuages ressuscitent des souvenirs qui me donnent une représentation satisfaisante du jugement dernier.

J'ai dû limiter à une caverne émouvante, à la grêle cérébrale, au squelette du silence, à un accident de minuit les étapes qui me prédestinaient à faire figure d'apparition devant l'apparition d'une femme. Il va sans dire que toutes les étoiles peuvent tenir entre ces quelques jalons. Hélas! La continuité qui échappe à tous les pouvoirs ne se prouve pas par un livre. Ce livre fut-il une seule méditation.

Les mots peuvent en marquer le pointillé, mais le tracé est dans le cœur. (1)

Roger VITRAC

---

(1) *Extrait de « Connaissance de la Mort. »*

Chroniques

L'ESPRIT ET LE TEMPS

LA RÉVOLUTION ET LES INTELLECTUELS, par *A.D.* (hors commerce).

LÉGITIME DÉFENSE, par *André Breton* (Editions Surréalistes).

Le feu des capucines, la braise des couchants, les fouets de l'aurore, les poignards et les perles de l'amour, les bracelets éphémères de la nuit, le coup de sang des cris et des râles à bord de tant de vaisseaux perdus aux routes des Mers Mortes, tout m'appelle et m'enchante.

Que passe encore devant moi l'ombre d'une ombre et comme toujours je pars. Et c'est toujours pour toujours, et pourtant ne jamais que changer de prison : une porte qui s'ouvre, c'est l'autre qui se ferme. Ah viendra-t-il le temps qu'il n'en reste rien, ni de moi-même, sauf peut-être cette lueur entre deux battants, le bas de ta robe à baiser, chère liberté.

D'un couloir à l'autre on perd un ami, on en trouve deux, on en perd trois. Celui-ci gagne sa vie, cet autre perd l'honneur. On va faire route ensemble, il fera moins froid, moins noir : appuie-toi sur moi. Ha, ha, le pauvre espoir : trois pas plus loin, l'un s'est couché et l'autre s'en va seul.

Seul. Seul avec lui-même, seul avec son ombre, et son ombre grandit et lui-même grandit. Peut-être va-t-il tellement grandir que les murs éclateront.

Pourtant, abandonné de ses compagnons, il doute de sa route. Le désespoir, ce fameux désespoir que les recettes d'église sont bien loin d'apaiser, l'assaille. Il hésite, il pourrait renoncer sans doute, lui aussi : tant de corps vautrés jonchent déjà l'éternel chemin et parmi ces corps ceux même qui n'auraient pas dû défaillir.

Mais ce n'est pas encore sur la couche d'une si basse facilité qu'il tombera ! Il repart.

Entre deux haltes telles, un jour, j'ai rencontré André Breton. Je ne me souviens plus si c'était aux détours d'un songe ou dans les rues de Paris. Je ne veux plus me souvenir que de la grande confiance qu'il m'a rendue envers tout ce dont je désespérais et en quoi je commençais à ne plus croire. Il m'a aidé à vivre — non pas à vivre comme vous mangez — à VIVRE ; il m'aide à attendre, comme le ressort replié attend son implacable détente.

Il n'est peut-être pas de jugement auquel je ne tienne tant qu'au sien ; il n'est pas de pensée que je n'ai suivie aussi étroitement, aussi chèrement que la sienne, en ses manifestations même les plus contradictoires. J'aime son intransigeance dédaigneuse des compromis et, lorsque je dois l'être, j'aime qu'elle me condamne ; aussi bien qu'elle brûle ce qui doit être brûlé.

J'ai douté, je crois, de tous mes amis ; je ne doute pas d'André Breton.

Et lorsque A. D., parlant plus ou moins au nom de la rédaction de l'*Humanité*, vient reprocher dans sa brochure « La Révolution et les Intellectuels », en apparence aux surréalistes en général, en réalité plus particulièrement à Breton, de ne pas coïncider exactement avec les attitudes du P.C.F., et l'accuser. sans cependant paraître contester sa sincérité, de faire fausse route, je ne puis m'empêcher de faire entendre ma voix dans un débat aussi mal engagé.

Une première erreur importante de A. D. est de vouloir différencier la pensée et l'action, la parole et l'acte, et de refuser à l'une la capacité de puissance qu'il attribue tout naturellement à l'autre : la chose est si grossière que je n'y insisterai pas. D'ailleurs Breton en fait excellemment justice dans « Légitime Défense ».

Mais ce qui est plus grave, à propos des lignes suivantes de Crastre : « Il n'est pas douteux que le genre de pensées et de sensations qui nous assaillent dans les rêves, si nous les éprouvions normalement à l'état de veille, nous feraient classer parmi les fous ; et qui prétendrait cependant que parmi ces pensées, et ces sensations, ce n'est pas le meilleur de l'esprit qui se dévoile ? Mais le caractère absolument *désintéressé* de pareille activité spirituelle choquera toujours le sens pratique

qui est en fin de compte le sens de l'intérêt du capitalisme. » A. D. affirme que « ce désintéressement, de nature psychologique, n'a aucune raison d'être confronté avec l'esprit pratique dont les fins sont d'ailleurs absolument variables et qui n'est nullement congénital au capitalisme ».

Cette phrase est pour moi terrible : elle révèle le secret désir du communisme actuel d'utiliser, tout comme le capitalisme, cet *esprit pratique* dont le moins que je puisse dire est que rien ne m'est plus odieux. Elle montre en fin de compte que l'insurrection communiste, après une courte période de gratuité, ne fera que substituer un nouvel ordre de faits à l'ancien et non pas réhabiliter les droits de l'esprit qui ont depuis longtemps divorcé d'avec le fait.

Ce qui ne peut que justifier à son égard — sinon une condamnation totale — du moins une grande méfiance de l'esprit âpre à rechercher non pas seulement des intérêts humains immédiats mais encore une absolue liberté. Je le vois, dans ce but, décidé à soutenir la lutte révolutionnaire dans les conditions de durée où elle coïncidera avec une phase agissante de ce révolutionnisme perpétuel hors duquel il n'y a plus que mort, formes figées et faciles embaumements. Mais je le vois tout aussi bien décidé, par la suite, à s'insurger contre les organisations qui prétendraient utiliser avec tout leur « esprit pratique » l'état acquis révolutionnaire, et celà pour des profits particuliers, et pour des buts tout aussi ignobles que ceux de toute classe privilégiée.

N'oublions pas qu'en 1796, sept ans à peine après l'éclatement d'une révolution qui était la Révolution, celle qui remplit encore nos têtes d'enfants d'un vaste roulement de tambours entre les grilles duquel galope toujours le cheval blanc de la belle écuyère, Gracchus Babeuf devait s'écrier « Une nouvelle révolution est inévitable » et que la conjuration des Egaux se dressait en rupture formelle avec l'œuvre de corruption et de la plus lâche conservation économique à quoi aboutissait la constitution nouvelle. On sait comment le Directoire réprima cette révolte de l'esprit.

Et maintenant déjà dans l'U. R. S. S. on peut observer les mêmes germes de décadence, les mêmes signes avant-coureurs d'une faillite des libertés promises. On peut suivre les phases de la destruction de cet esprit révolutionniste qui était celui-

même de Lénine, comme il l'avait été de Lautréamont et qui est la clef des doubles portes : vie et mort, décomposition et recomposition, jaillissement perpétuel, incessante recréation des formes pour qu'elles ne se vident pas de leur contenu. Le rapport du Xe Congrès était la traduction d'un état d'esprit qui devait donner à quiconque les espoirs les plus fabuleux :

« Un parti basé sur le marxisme révolutionnaire repousse radicalement toute recherche d'une forme d'organisation du Parti qui serait absolument fixe et valable à tous les moments du processus révolutionnaire. Au contraire, la forme d'organisation et les méthodes de travail sont entièrement déterminées par le caractère spécifique de la situation historique donnée et par les problèmes que pose cette situation. »

Ce qui est admirable et peut s'appliquer aussi bien à la création poétique ou autre qu'à la conduite des sociétés ; et ce qui, malheureusement, est en train de sombrer à Moscou sous l'énorme farce d'une bureaucratie organisée, figée en caste, et de moins en moins renouvelée par la base comme il avait été prévu primitivement. Déjà les privilèges s'y organisent solidement, et l'on peut prévoir le jour prochain où, la vie libre de l'esprit devenue impossible dans l'U. R. S. S. comme ailleurs, un nouveau Babeuf devra se lever pour proclamer, à la face d'une fin de révolution devenue mascarade, les droits d'une éternelle révolte.

Ce sont de telles craintes, et ce terrible doute, qui justifient entièrement la position d'André Breton. Il est vrai que pour les comprendre il faut avoir perdu bien des cailloux par tous les chemins du monde.

André GAILLARD.

N.-B. — Il est inutile de chercher dans les lignes ci-dessus la moindre justification à toute attitude réactionnaire. Si je considère certaines solutions comme des minima très approximatifs et aux effets très limités dans le temps et à peu près nuls dans l'unique durée, celà ne veut pas dire que je sois près d'adopter ou de supporter leurs contraires.

A. G.

LIVRES

POESIE

ELOGES, par *St-J. Perse* (N. R. F.).

La N. R. F. vient de rééditer ce livre dont la première édition date de 1911.

Rien n'en a vieilli, bien au contraire, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la parfaite humilité de l'homme qui ne signe même pas — ou de noms quelconques et variables — son œuvre, ou de l'immatérielle pureté de cette œuvre entièrement désintéressée.

L'homme est bien nu. Les plumes du silence et le chant des feuillages se balancent comme un songe de flamme et de fumée aux souffles d'une impalpable poésie :

J'honore les vivants, j'ai grâce parmi vous.
Dites aux femmes qu'elles nourrissent,
Qu'elles nourrissent sur la terre ce filet mince de fumée...
Et l'homme marche dans les songes et s'achemine vers la mer
Et la fumée s'élève au bout des promontoires.

J'honore les vivants, j'ai hâte parmi vous.
Chiens, ho ! mes chiens, nous vous sifflons...
Et la maison chargée d'honneurs et l'année jaune entre les feuilles
Sont peu de chose au cœur de l'homme s'il y songe :
Tous les chemins du monde nous mangent dans la main !

André GAILLARD.

LA VIE UNANIME, par *Jules Romains* (N.R.F.)

J'aurais laissé passer, sans en parler, cette réédition d'un livre célèbre depuis longtemps si Jules Romains n'avait cru, dans une préface datée de 1925, devoir opposer la doctrine unanimiste aux conceptions poétiques de notre génération. Retenons de cette préface que la poésie de Romains ne doit rien à la sociologie de Duckheim comme des critiques épris de comparaisons philosophiques l'avaient prétendu. Romains a bien fait de rappeler cette vérité: Jamais les symbolistes n'ont attendu Bergson; Moréas,

Maurras, et les néo-classiques M. Benda. On aime aujourd'hui à accabler les avant-garde sous Freud, comme si Lautréamont et Apollinaire avaient lu ses livres. Les poètes n'ont que faire des doctrines et des théories qui leur sont contemporaines. Cela prouve simplement qu'ils sont instructifs et que leurs auteurs sont subtils. De même la pensée de Duhamel a suivi et non précédé celle de Romains.

Romains fait reproche à la poésie actuelle de sa distinction et de son obscurité « Les assauts périodiques de la préciosité, cette fière quaste de notre littérature... les tarabiscoteurs assiègent les portes. « Evidemment il y a Cocteau et quelques sous-Toulet, mais il y a, je crois, d'autres poètes. Je ne dirai pas que la « Vie unanime » n'est pas un grand livre: au contraire il est plein de poèmes très denses, d'une richesse prodigieuse d'images, et toujours en ces vers l'idée prend naissance dans la sensation. Quant au métier il est d'une variété étonnante. Bref, je vois dans tout cela beaucoup de raisons d'admirer Romains, mais pas une de l'aimer. Vildrac me parait plus humain, et je dirai le mot, plus poète, alors que Romains est essentiellement un fabricant. Intelligent à l'excès, on n'a pas l'impression que ces poèmes aient jailli; il règne dans toute l'œuvre de Romains un froid à glacer les plus enthousiastes de la pensée et de la mise en œuvre. Rien ne vous y mord le cœur, ne s'accroche à vous. La clef de cette poésie est son idéal, je les trouve en cette strophe:

Nous serons un jour des rouages
Qui ne songeront qu'à bien faire;
Nous serons en cuivre et en fer
Mais pas en âme.

Et l'on voit nettement ce qu'il y a de mécanique dans la poésie de Romains. Machine parfaite sans doute, mais pas autre chose qu'une machine. On peut d'ailleurs dire de toute l'œuvre de Romains que l'on n'y ressent jamais le frisson de la chair. Une armature impeccable, voilà tout, une lumière de laboratoire. Il n'y a rien de chaud dans le rire de Knock, rien de féminin dans la tendresse de Lucienne.

Evidemment l'influence de Romains est indéniable. Il y a même des choses que l'on ne peut dire que dans son langage et cette naissance d'un poncif est la caractéristique d'un grand écri-

vain (cf. Henri Ghéon V.R.F. 1910). Nulle part je ne trouve chez lui ce qu'il y a d'humanité dans quatre vers de Toulet ou dans la trouble chanson d'Apollinaire. Romains suffit à l'unanimisme comme d'ailleurs l'unanimisme lui suffit. Peut-être la postérité gardera-t-elle ses poèmes d'après guerre, lassés des demi-remèdes, soient humains sur un autre plan que l'unanimiste, c'est ce que Romains a mauvaise grace de leur reprocher. Peut-il leur en vouloir d'avoir été façonnés par leur temps, comme lui-même le fut par le sien ? Qu'il soit persuadé qu'ils sentent aussi vivement que lui la vie du monde, mais de façon plus intense, sans besoin de théorie. Le lyrisme d'un Enssenine par exemple, à la fois collectif et farouchement individuel. Cette attitude est indigne de lui. Au contraire de Gide, aurait il un désir si vif de disciples ? Nous ne savions pas avant d'avoir lu cette préface que le magnifique mouvement d'ensemble des moutons de Panurge relevât de l'unanimisme.

Léon-Gabriel GROS.

ECLAIRAGES, par *Franz Hellens* (*Collection de l'Horloge*, n° 5. *Les Cahiers Libres*).

Pourquoi, lorsqu'un écrivain tel que Franz Hellens, écrit des livres imprégnés de rêve, et du plus réel (je pense en particulier à certains passages du Naïf, aux Nains et aux pages que l'on publiera bientôt), pourquoi laisse-t-il publier les parties de son œuvre qui semblent une atteinte à sa personnalité ?

De « bonnes choses » ne suffisent plus à Franz Hellens. Je cherche en vain dans cette plaquette un cri tout simple. Les poèmes passent. Rien n'arrête. La poésie serait-elle absente ?

Comme toi houilleur, je suis noir
D'un travail souterrain, mes paumes
N'ont pas durci, mes mains sont blanches
Mais j'ai de la poussière en moi.

Il ne faut pas craindre la cage
Qui nous descend au fond du puits
Mais pourrons-nous nous contenter
D'une si petite lanterne ?

C'est très bien, pensez-vous. La poésie ce n'est pas très bien,

comme un devoir. Elle est un état, l'élan de la vie. Ici, je ne sens aucune exaltation souveraine. A quoi bon farder la vérité? Il s'agit d'une grave affaire, en somme.

Ce n'est pas diminuer le mérite de Franz Hellens, dont j'aime le talent si pur, que de préférer sa prose, dense en sa matière, à sa poésie, qui ne porte pas le visage de la vérité.

Georges BOURGUET

SONNETS DE L'INOPPORTUNITÉ DU DÉSIR ET POÈMES, par *René Verrier* (Edm. Sergent).

Et si tu suis Watteau, Mozart, Keats et Descartes.

Ce sont bien ces influences, auxquelles il faudrait peut-être ajouter Gide et Mallarmée, qu'on devine à travers les poèmes de M. René Verrier, et leur conciliation suffirait à indiquer une âme délicate et difficile. Le lecteur qui aura lu la première page, ce n'est pas, en effet, une franche originalité qu'il s'attendra à trouver dans la suite de cette plaquette, et pourtant il ne la fermera point ; séduit par une certaine grâce surannée, une mélancolie point théâtrale, un visage de jeune fille esquissé ; mais surtout par ce souci de pureté qui fait la beauté des lignes, et qui donne, quelquefois, à celui qui les trace comme à qui les contemple, l'illusion de la nouveauté :

Que je périsse en amant,
Je préfère un clair moment
A des longévités sombres ;
C'est pour toi que j'eusse opté
O tragique volupté,
Chaste volupté des ombres.

Gabriel D'AUBARÈDE.

PROSE

INTRODUCTION A LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE ALLEMANDE DEPUIS NIETZSCHE, par *B. Groethuysen* (Stock).

Aux raisons psychologiques qui nous rendent difficile à pénétrer la mentalité des peuples étrangers s'est ajouté le ralentissement des relations intellectuelles né de la guerre et du désarroi économique et moral qui l'a suivie.

Aussi en philosophie, comme dans le roman ou dans les arts, somme-nous généralement ignorants de ce qui se passe au delà de nos frontières et c'est une grande pitié pour l'esprit. On commence par ignorer ce qui se fait, ce qui se dit hors de chez nous, puis, insensiblement on en vient à croire qu'il ne s'y passe rien d'important pour la vie de l'intelligence.

Nous ne dirons pas que le petit livre de M. Groethuysen comble une lacune. L'auteur ne peut en 120 pages nous présenter même dans leurs grandes lignes, la pensée de Nietzsche, l'historicisme de Dilthey, le dilettantisme de Simmel, les réflexions de Husserl et de quelques autres. Mais son essai est un avertissement, une invitation à d'autres études plus complètes. On ne saurait exiger beaucoup plus.

On ne résume pas un résumé. Du moins, pouvons-nous rapporter deux impressions que nous a procurées notre lecture. Nous avons d'abord été frappés du besoin constant, et presque exclusif de toute autre activité spirituelle, que présentent les penseurs étudiés (Nietzsche excepté), de justifier aux yeux de tous et particulièrement aux yeux des savants la valeur et l'importance de la philosophie. Ils ressemblent en cela à des gens qui affirmeraient qu'il est permis de marcher, qui nous en démontreraient même la nécessité, mais qui cependant, tels des figurants d'opéra comique, ne bougeraient pas de place. Si la philosophie est légitime, elle a mieux à faire qu'à prouver cette légitimité même avec tant d'insistance.

Ce qui marque aussi, dans le bref tableau qu'on nous trace de la philosophie allemande contemporaine, c'est l'importance que prend l'idée de « vie » pour les cerveaux allemands encore plus que pour les cerveaux français. Il n'est question que du vital et du vécu; seule la Vie possède une valeur avec un grand V, etc.... Il faudrait peut-être ici redire avec Lachelier, et en souriant un peu « La vie, Monsieur, mais c'est bon pour les bêtes ». C'est là une boutade, mais il demeure que le fétichisme du vital fait des progrès en France. Il semble que le sentiment subisse de nos jours une éclipse, et que l'émotivité, ne sachant plus où se prendre au-dessus de nous, retombe sur les éléments inférieurs de notre être, sur le physiologique. Les esprits oscillent entre deux extrèmes. Ils flottent entre une raison sèche, impersonnelle, stérilisante et le vital, l'animal, disons le mot, le bestial. Entre ces deux termes, l'équilibre est rompu. Ne peut-on instaurer, ou peut-

être rétablir un troisième ordre, possédant à la fois la sagesse de la raison et la chaleur émotive de la vie? Mieux encore, ne peut-on faire voir que la vie et la raison ne sont que deux abstractions, deux aspects déficients, morcelés et misérablement incomplets d'un fonds unique plus riche et plus compréhensif, qui serait vraiment la Pensée?

Gaston BERGER.

PREMIÈRE JOURNÉE A RUFISQUE, par *Jean-Richard Bloch* (Les Cahiers Nouveaux : Simon Kra).

Il faut savoir gré à Jean-Richard Bloch d'avoir passé quelques semaines *sur un cargo* sans en avoir subi l'influence. J.-R. Bloch n'est pas marin, il est peintre. Toutes les histoires entendues au carré n'ont pas détruit son enthousiasme. Débarquant à Rufisque, il a vu Rufisque. Je me souviens d'une aventure semblable à Dakar. Ma première journée de Sénégal s'écoula au Métropole, au Globe, au café de France et la soirée s'acheva dans un établissement moins recommandable. J'étais marin. Il n'est pas bon pour un marin de s'étonner. Il faut avoir l'air de savoir. Jean-Richard Bloch, malgré son jersey bleu marine, et malgré son casque à Rufisque est resté voyageur, badaud. Le plus petit galon eût déformé sa vision. N'ayant pas à traiter avec les débardeurs noirs, il les a vus, vêtus d'espadrilles et de chapeaux melons.

Lorsque le *Pantoire* eut mouillé, je suppose dans l'alignement de Rufisque — Gonée — cette petite île verte et charmante que j'aimerais voir décrite par Jean-Richard Bloch, il n'eut plus rien à faire à bord. Une embarcation le déposa sur le marf, et il déambula dans Rufisque. Il alla de la C. I. C. A. au village noir, du restaurant au tortillard qui conduit de Dakar à Saint-Louis et à Kayes. Il n'eut pas d'autre souci que d'ouvrir ses yeux. Il eut le bon goût de rester seul, de ne pas voir son enthousiasme refroidi par les conseils d'un « marécageux ». Je parie que le soir, sur *la Meuse* où il mangea, il ne fit part d'aucune de ses impressions.

Lorsque M. Fabrechon lui demanda avec un redoutable accent bordelais :

— « Et les petites femmes, M. Bloch, les petites ouolofs

dont les cheveux sont tressés en petites nattes comme une boule de faubert. »

Jean-Richard Bloch dut avoir un sourire comme en ont tous les hommes au bord d'une question indiscrète.

— Ah ! les petites femmes, murmura-t-il ?

Et M. Fabrechon fut content et dut murmurer en clignant de l'œil :

— Ah ! le bougre il ne s'est pas ennuyé.

M. Fabrechon se comprenait et Jean-Richard Bloch aussi.

C'est à cet isolement, à cette volonté de voir clair que nous devons cette *première journée à Rufisque*, si neuve, si heureuse. On y sent la joie d'être quelque part étranger à tout.

Je le répète Jean-Richard Bloch n'est pas marin, car il n'eut pas écrit *canote* sans arrêt. Un marin écrit canot et prononce *canote*, bout et dit *boute*. Mais comme dit l'autre ce sont des choses qu'on dit et qu'on écrit pas.

D'ailleurs si Jean-Richard Bloch avait été marin, il n'aurait pas écrit: *Première journée à Rufisque*, et nous serions quelques-uns à le regretter.

Pierre HUMBOURG.

ELPÉNOR, par *Jean Giraudoux* (Emile-Paul).

M. Jean Giraudoux n'est pas tendre pour Ulysse, par contre il essaie de réhabiliter le matelot Elpénor. Cette odyssée refaite au profit d'un inconnu, contient à mon avis un enseignement. Il contient l'opinion de M. Giraudoux lui-même sur l'odyssée. Au chapitre des Sirènes, Ulysse répète à son équipage le chant de Sirène Rousse :

« *Elle a dit préférant aux rimes, l'assonance...., elle a dit simplement :*

Ulysse
Charybde
Sirène
Trirème

— Quel hymne merveilleux ! s'écria l'équipage déçu. »

J'imagine qu'un jour, très jeune, M. Jean Giraudoux lut l'odyssée :

— « Quel livre merveilleux, dut s'écrier le collégien déçu. »

Elpénor est, d'une manière gracieuse, l'histoire de cette déception.

J'aime que ce soit Elpénor et non Ulysse — ce dernier a deux heures de retard sur l'Horaire de l'Odyssée — qui presse la petite main blanche de Nausicaa.

Ulysse avait trop de chance. Il faisait un beau voyage, sa femme lui était désespéremment fidèle, ses compagnons — à l'exception de ce triste Elpénor trop bête ou trop intelligent — béaient à ses plus fades calembours, et il eut été dommage que le protégé de Minerve pût encore débaucher la blanche Nausicaa. Je remercie M. Jean Giraudoux de l'avoir dédiée à Elpénor.

Pierre HUMBOURG.

LE DÉMON IMPUR, par *Maurice Betz* (Emile-Paul).

« De toutes les qualités de Didier, l'une surtout le servait : il savait choisir » — lisons-nous dès le premier chapitre. C'est en effet un homme d'action que M. Betz, après cet *Incertain* où il étudiait avec profondeur un cas d'aboulie poussé jusqu'à l'extrême, a voulu mettre en scène ; et pourtant son nouveau héros ne doit pas aboutir à une moins triste chute. C'est que Didier n'est pas tout d'une pièce. A côté des facultés qui servent l'action sommeille certain besoin de fantaisie, certain penchant à la tristesse ; et c'est par cette partie beaucoup plus nuancée que l'autre de son caractère que vont pénétrer, un jour où une soudaine lassitude se trouve coïncider avec un triomphe, ces «forces d'en bas » qui en moins d'une semaine le conduiront à sa perte.

J'imagine volontiers qu'en divisant ainsi la nature de son personnage, M. Betz a dû obéir à quelque scepticisme touchant la solidité qu'on attribue en général aux volontaires, et j'avoue que je partage ce scepticisme volontiers.

Mais si sa donnée me parait juste, je ne crois pas qu'il en ait su tirer tout le parti possible. Elle aurait dû donner naissance à un drame long et complexe, et nous n'assistons qu'à une chute rapide, presque en ligne droite, dont le rythme procède plutôt de la nouvelle que du roman. Non point que je reproche à M. Betz cette volonté de condensation, héritée visiblement de l'*Immoraliste* et d'*Adolphe;* mais je regrette qu'elle l'ait incité à limiter la désorganisation de Didier, selon le goût du jour, à une inversion sexuelle. Ou alors il eût fallu qu'il nous renseignât mieux sur les antécédents sensuels et sentimentaux de Didier, et il ne nous

dit même pas s'il a été marié, s'il a aimé, de quelle manière.... Malgré cette lacune assez grave, cet homme nous est assez connu pour que nous nous intéressions à son sort. Sa vie intellectuelle passée nous est révélée, et c'est elle, à vrai dire, que le démon impur, figuré trop simplement par un jeune garçon rencontré sur le Vieux-Port, va démollir jusqu'à la folie.

Incomplet, ce roman n'est pas moins traité avec une tenue qui le distingue nettement de la production courante. Le style, bien qu'un peu engourdi quelquefois, est sobre, et souvent suggestif avec les moyens les plus simples. L'auteur a su étayer de quelques détails concrets les états cérébraux (les mieux réussis à mon avis) de Didier, et ces détails sont presque toujours justes. Il a su se garder de ce travers où tombent tant d'auteurs étrangers au Midi, qui consiste à en exagérer le pittoresque et les couleurs. Plus discrète, l'impression que M. Betz a su garder de Toulon et de Marseille (où son roman est en grande partie située) est fine et sensible. Cependant, pour que Didier ait entendu d'un hôtel du cours Belzunce le bruit de la mer (p. 79), il a fallu qu'elle soit bien démontée. Et les éléments n'imitent pas, que je sache, les débordements abstraits des hommes de ce temps.

Gabriel D'AUBAREDE

LE CŒUR MAL DÉFENDU, par *Suzanne Martinon*. (Plon)

J'ai souvent pensé que le psychologue n'atteint vraiment dans l'étude des caractères sinon la profondeur, du moins une certaine justesse, qu'à condition de posséder quelque chose de la sensibilité féminine, et c'est pourquoi le commerce des femmes lui est si profitable. La lecture de leurs livres aussi, quand une vanité mal calculée ne les porte pas à imiter les analyses ou les moyens d'expression de leurs rivaux, à quoi elles n'ont souvent rien à gagner. Tel n'est pas le cas de Mme Martinon. Elle n'a pas craint de s'exprimer dans ce joli livre avec l'effusion naturelle à son sexe, et si le frémissement de son style effleure quelquefois le sentimental, du moins reste-t-il toujours naturel, procédant de sentiments qui sont naturellement chauds. Et nullement aveugles, ni naïfs: La finesse avec laquelle la jeune femme qui s'exprime dans cette autobiographie simulée (elle a épousé un veuf et se trouve entourée d'enfants qui ne sont pas les siens) tou-

che aux sentiments si complexes et délicats qui avoisinent l'amour maternel, est plus révélatrice que maintes longues dissociations. L'aîné de ses beaux-enfants, qui d'abord, par souvenir de sa véritable mère, l'a considérée comme une ennemie, ne tarde pas à l'approche de l'adolescence à éprouver à son égard un sentiment plus tendre. C'est dans l'ordre, et le drame éternel de Phèdre et d'Hippolyte n'est pas loin. Mme Martinon a eu le bon goût de maintenir ses personnages en deça, mais le mélange, toujours si vrai, des sentiments de l'amoureuse et de ceux de la mère n'est pas moins esquissé, trouvant dans ce cœur mâle en formation leur exquise projection. J'aime moins la fin du livre, que les fiançailles des beaux enfants écartent inutilement du sujet central. Mais celui-ci, tout en scènes menues, mots enfantins rapportés, malgré quelques naïvetés d'exécution m'a ravi. Je ne serais pas surpris si Mme Martinon, parvenue à un art plus sobre, nous donnait un jour, un de ces romans de psychologie féminine dont notre littérature n'est pas très riche.

Gabriel d'AUBAREDE.

SUR LE THÉATRE DE H. R. LENORMAND, par *Daniel-Rops*. (Edition des *Cahiers Libres*).

L'étude de M. Daniel Rops vient à son heure. Il était temps qu'on se penchât sérieusement sur l'effort original et fécond poursuivi depuis nombre d'années déjà par H. R. Lenormand pour donner au théâtre français une forme nouvelle, adaptée aux besoins de la conscience moderne.

Les pièces à thèse, le théâtre dit symboliste, le théâtre d'idées prisonnier d'un cadre traditionnel, donc étroit, maladroitement ont essayé de se survivre. Nous avons d'autres préoccupations, d'autres angoisses. Nous aimons que les clairvoyants allument leur lanterne et en projettent la lumière sur le grouillement obscur de tels coins de notre conscience pour en révéler les étonnantes richesses. Beauté, laideur, peu importe — il ne s'agit plus de faire admirer, d'exalter, de décrire, de prouver: il s'agit d'expliquer — *explicare* — de faire voir clair, de mettre un terme à notre inquiétude. — Pour l'auteur, de mettre un terme à *son* inquiétude: ce qui est la même chose. Je ne dis pas qu'il y arrive ni qu'on puisse jamais y arriver, le champ des possibilités étant

illimité dans l'avenir et dans chaque conscience — mais rien n'intéresse l'homme plus que l'homme et l'apparente étrangeté de ses actions. Il semble qu'un théâtre poursuivant un tel but puisse se passer du théâtre et donc de l'artificiel. Le *genre* est tué — et avec lui « *l'auteur dramatique* » — plus d'effets, plus de recherches, plus de « *pièce* », bientôt peut-être plus d'action: mais un déroulement de tableaux et des spectateurs (n'en déplaise à M. Thérive) *intensément* fixés sur les personnages — non pour ces personnages eux-mêmes, ni pour la façon dont ils disent ce qu'ils disent, mais pour se voir eux-mêmes et connaître les virtualités insoupçonnées encloses en leurs consciences. Voilà la tragédie. Il y a mille *tragédies* dans une pièce de Lenormand, comme dans une page du journal de Salavin — et pas une seule dans son théâtre — et nous en avons l'âme bousculée.

M. Daniel Rops, dont il sied de louer la vigoureuse analyse, a nettement délimité son champ d'action. Il a étudié cette inquiétude des personnages de Lenormand et la grande maîtrise avec laquelle il compose les données de son problème — quelle mystérieuse concordance il réussit à établir entre ses personnages concrets et abstraits, et enfin il prend position dans la querelle — ou la louange — intentée à Lenormand à propos du *freudisme*. La place nous manque dans une si courte notice pour envisager les différentes faces de cette question. Je crois aussi au parallélisme — à une inconsciente contagion — le sujet est loin d'être épuisé.

H. R. Lenormand est sur d'une bonne place dans le théâtre de notre époque, et M. Daniel Rops sera longtemps remercié de l'avoir proposé à sa fertile méditation.

H. FLUCHERE.

THEO VARLET. *M. Mossard amant de Nèère. Calepin d'un chemineau. Quatorze sonnets. Un Eden Cannibale.*

La personnalité de Théo Valet, l'importance et la qualité de son œuvre, méritent de retenir l'attention du critique. En effet l'une et l'autre nous font admirer une puissance créatrice et un désir de culture générale qui sont trop rarement unis pour que nous ne nous réjouissons pas lorsque nous les voyons accordés. On sait que sa curiosité, son ardeur à connaitre ont poussé Théo Varlet à des explorations dans les littératures étrangères dont il

a rapporté et traduit pour notre joie bien des œuvres essentielles. Mais ce romancier, ce poète, est aussi un homme, sensible à tout le mystère épars dans le monde. Voyageur, il parcourt à pied les routes, s'arrêtant aux auberges, causant avec les paysans et les vagabonds. Curieux des lois des choses aussi bien que des aspects de l'âme humaine, il étudiera les sciences, et demande à l'astronomie le secret du ciel, il interroge le microscope qui lui montre l'univers des infiniments petits. Il sait qu'une culture digne de ce nom ne peut pas négliger le prodigieux enrichissement qui donne à l'artiste la connaissance du monde qui l'entoure, mais y trouve de nouvelles sources d'enthousiasme, de plus pures forces pour la création. Cet homme complet qui était l'idéal de Gœthe et qu'il avait réalisé, Théo Varlet se l'est aussi proposé comme but et chacun de ses livres montre combien chaque fois il s'en approche. Si l'on ne voyait en lui qu'un écrivain, même un écrivain de grand talent, cela ne serait pas suffisant. Il faut surtout considérer l'homme qui, avec cette délicate sensibilité offerte à toutes les manifestations de l'âme et du monde extérieur, avec cette soif insatiable de connaissance, tend à se dépasser lui-même, sans cesse, à élever à son plus haut degré l'énergie intelligente et créatrice de son cerveau.

La solitude dans laquelle il vit, la noble délicatesse de son âme qui l'écarte des foules, favorisent chez Théo Varlet la formation de cette culture en profondeur, riche de toutes les acquisitions des sciences et des littératures. Elle s'épanouit dans la chaude contemplation d'une nature à la fois âpre et douce qui le caresse et l'exalte.

Les différentes activités auxquelles s'appliquent le talent de Théo Varlet nous sont attestées encore par les derniers livres qu'il publia récemment. « *M. Mossard, amant de Nèere* » est un roman plein de fantaisie mélancolique et charmante. « *Le calepin du chemineau* », ironique, souvent amer, contient des pages de satire violente. Le poète est impitoyable contre la laideur, la sottise, toutes les tares dont la petitesse des hommes a sali la beauté du monde. Ce livre écrit avec une verve irritée est la réaction d'un cœur délicat et noble, d'une intelligence subtile, et violent, douloureux, il est empreint tout entier d'une humanité profonde qui même dans les sarcasmes nous émeut. Le poète trouve heureusement dans la lumière d'un couché de soleil, les belles courbes de la mer et l'odeur des pins, des consolations, des joies.

Le lyrisme de Théo Varlet communie alors avec la bienfaisante douceur des paysages et trouve dans une forme plastique et pure son expression musicale. Les « *Quatorze Sonnets* » édités par Valentin Bresle en fac-similé de manuscrits nous donnent le délicat plaisir de surprendre la création du poète dans son état original, avec cette révélation particulière qui lui donne le visage de l'écriture.

Théo Varlet traducteur vient de faire paraître l'« *Eden Cannibale* » d'Hermann Melville par lequel il révèle au public français un écrivain depuis longtemps célèbre en Amérique et en Angleterre, et qui mérite de rencontrer chez nous un égal succès. Le choix de ce livre est lui-même très significatif du caractère du traducteur. Nous savons avec quelle nostalgie Théo Varlet a dû considérer ces tableaux d'une île où la beauté des formes l'ingénuité des mœurs, la liberté de la vie n'étaient pas encore gâtées par les « bienfaits de la civilisation ». Nostalgie de voyageur et de poète ! Théo Varlet qui a fait connaître Stevenson à la France lui présente maintenant Hermann Melville, dans une traduction excellente que nous aimons pour sa perfection technique aussi bien que pour la délicatesse d'expression due au talent du romancier et du poète qui l'a écrite.

Marcel BRION.

LA TENTATION DE L'OCCIDENT, par *André Malraux* (Bernard Grasset).

Une prose lyrique sur l'Asie qui est excellente et que j'aime, mais Schéhérazade s'arrête court, et c'est un jeune chinois, Ling-W.-Y; qui sous la forme d'une correspondance avec un jeune français établi en Orient, A. D., parle et cherche à connaître le visage de l'Europe aux yeux fiévreux.

Quoique bien européennes par le processus de pensée (Nietzsche, origine de la etc...) ses notations et les réflexions sont heureuses et justes lorsqu'elles tendent à la représentation concrète de l'Europe, mais j'estime qu'un manque de culture occidentale trop évident lui en interdit sa représentation abstraite : Ling-W.-Y écrit : « *Mesurer toute chose à la durée et à l'intensité d'une vie humaine. Pour moi asiatique, tout le génie Grec est dans cette idé et dans la sensibilité qui en dépend. Le Grec croit l'homme distinct du monde comme le chrétien croit l'homme liée à Dieu,*

comme nous croyons l'homme lié au monde... » Et encore : « *L'oriental irresponsable s'efforce à s'élever au-dessus d'un conflit dont il n'est pas l'enjeu. Le chrétien ne peut point s'en séparer... Dieu pour vous est état; pour nous, rythme.* » Ces affirmations sont trop à fleur de sujet; le rêveur dionysien s'élève lui aussi au-dessus du conflit et le génie chrétien n'est pas liaison de l'homme avec dieu mais direction de l'homme vers Dieu. Le christianisme oppose d'ailleurs à des apparences de souffrance l'extase intérieure des mystiques et le calme des scholastiques. D'ailleurs les génies grec et chrétien sont pour nous Européens du XXe siècle profondément incorporés l'un l'autre dans la formule du romantisme dont Goëthe a fixé les repères lyriques avec son épopée de Faust. Faust, comme représentation de l'activité intellectuelle occidentale n'est en dernière analyse que la recherche d'une volonté de rythme.

Cependant, A.D., rapportant une conversation avec le chinois Wang-Loh, écrit une bien émouvante confession, dont l'accent nostalgique résonne avec la sonorité même des paroles douloureuses que Hguyen-Van-Ninh prononce dans le Cochinchine de Léon Werth.

Jean MALAN.

LES MESSAGERS INUTILES, par *Jacques Chenevière* (Grasset).

On pourrait dire que ce roman roule sur le thème du scandale si ce terme ne prêtait à confusion et ne se confondait avec le qu'-en-dira-t-on de la morale bourgeoise. Le scandale que nous rencontrons ici n'est autre chose qu'une crise très intérieure et émouvante : C'est la perte de deux esprits presque vierges par le spectacle d'une passion dont les protagonistes eux-mêmes ne devinent pas la dangereuse influence. L'originalité de ce livre réside dans ce fait que la passion y est étudiée de l'extérieur avec tout ce qu'elle peut, suivant le point de vue de l'observateur, présenter d'odieux et de séduisant.

M. Jacques Chenevière a su situer le sujet dans un cadre fait pour lui : C'est dans un milieu de l'aristocratie génevoise, puritain et austère, mais où les modes d'après-guerre et aussi le décor lumineux et parfumé du lac jettent un germe de sensualité. Déséquilibre d'âmes dans un groupe social fortement constitué, déséquilibre dont les âmes jeunes se ressentent le plus,

soit qu'elles en souffrent et recherchent dans la passion une raison de vivre, soit qu'elles s'y résignent sans conserver d'illusion sur la valeur des idées morales qui les ont jusque là menées.

Il faut aussi brièvement que possible raconter ce roman : Deux jeunes gens très purs, de cette pureté un peu spéciale des pays protestants qui relève plus peut-être de l'hygiène sportive que de la moralité religieuse (ce sont des intellectuels, capitaines d'escouades d'éclaireurs), sont lancés à la poursuite de deux amants : Marc Lavigny et sa belle-sœur Myriam qui laissant là leur famille se sont enfuis vers l'enchantement italien. Horace Lavigny et Daniel Mercet partent à leur poursuite, comme des croisés et avec de très fortes convictions ; mais c'est en vain qu'ils s'efforcent de ramener les brebis égarées. Ils se sentent désarmés et comme ils discutent de cette passion, c'est pour eux le commencement de la dissolution morale. Ainsi devant le visage nu de l'amour tous deux faiblissent. Horace prend peur, messager inutile il bat en retraite, et dès son retour à Genève, se fiance et se marie avec la première petite camarade de tennis qu'il rencontre. Mais Daniel, blessé plus encore ne veut pas d'un remède facile : Il part, cherchant à comprendre Marc et Myriam, et incapable de les condamner. Il est totalement changé et ne comprend même plus Horace. Quelques années plus tard, Daniel rencontre Myriam : Il croit trouver son salut dans la passion même qui l'a bouleversé. Myriam comprend bien que c'est lui le « vrai blessé », mais, au fond devenue bourgeoise, elle ne veut pas d'une passion nouvelle. Et voici que l'autre voie, celle des convenances, se ferme aussi devant lui. D'ailleurs il n'en veut pas et la connaît trop : On l'a envoyé jadis quérir les deux amants, lui le messager, il est revenu de ce voyage, à jamais meurtri, et maintenant il a suffi d'un divorce suivi d'un double mariage pour que tout soit oublié dans cette famille bien pensante à l'instigation de qui il a joué avec le feu.

Le style de Chenevière à la fois mécanique et souple est très agréable, atteint parfois à la poésie. Que l'on en juge : « *Quelle force possèdent les lieux où nous avons un printemps, découvert ingénument le monde en regardant rire une jeune fille, en remarquant des sureaux en fleurs, et des bras nus, dehors ? Souvenirs : ces lignes de nuages, de collines, d'eau, de toits et de rues, qu'ils avaient vues toujours à travers leurs premières vraies larmes ? Le pays : cette lampe de porcelaine à fleurs,*

au coin de la table ? N'étaient-ils pas les messagers de ces choses que nous ne distinguons presque plus et qui sont nous, et qui nous mènent ? »

Tel est ce livre très pur, bien fait, un roman dans la bonne manière, très moderne par la subtilité de ses analyses et son rythme très vif, tout de nuances délicates, de sous-entendus qui révèlent une connaissance réelle des choses du cœur et qui font quelquefois songer aux procédés du théâtre intimiste. Après ces « Messagers inutiles » on peut plus que jamais faire confiance au très beau talent de M. Jacques Chenevière.

Léon-Gabriel GROS.

LA FUGUE DE M. DELAN, par *René Gast* (Fasquelle).

Pourquoi M. Delan, ancien professeur libre de mathématiques, chef-comptable d'une maison de commerce, ami des philosophes, ne déjeuna-t-il pas chez lui ce jour-là ? Pourquoi prit-il un train pour Dunkerque, y connut-il pendant trois mois une vie indépendante et s'en retourna-t-il au foyer conjugal ? René Gast pourra laisser croire à certains que la méchante humeur de Mme Delan en est la cause. Mais on n'écrit pas un essai pour le plaisir de conter une aventure. Ce livre, c'est avant tout le retour du prisonnier vers ses chaînes, après nous avoir confié les charmes fugitifs de son évasion.

Voila donc le problème posé. Ne faisons pas l'injure à René Gast de dire qu'il est nouveau. Tel, il accable assez les hommes. Il a d'ailleurs ce rare mérite de comporter un examen de conscience, et qui ne se prouve pas tout bonnement par l'ardeur spéculative. M. Delan fait un geste. Les héros d'Anatole France auxquels des critiques l'apparentèrent, ne sont pas toujours aussi généreux.

Reste à savoir ce que sera le Delan de 1960, celui qui, dès maintenant, étudie les philosophes avant de se jeter, sans transition, dans la vie active, par un de ces stratagèmes de l'éducation moderne. Fuira-t-il les chaînes ? Ou se soumettra-t-il, bonasse, en invoquant, pour précédents, son ancêtre de 1926 ? J'avoue n'être pas encore éclairé. On s'explique beaucoup, de notre temps.

Mais les hommes de quarante ans sont ordinairement

muets, et les épouses gardent le foyer avec le silence des vestales. La confession de M. Delan est, à cet égard, un document pour l'époque. Mais que René Gast veuille bien me permettre d'attendre, dans trente ou quarante ans, le tome deuxième de cet essai. Car, je ne doute pas, et il m'importe beaucoup, que M. Delan ait un fils, tout au moins spirituel, qui nous dise ses réactions morales en un temps où la téléphonie sans fil sera déjà quelque tremblante aïeule.

Et puis, il y a le livre, qui est un charme. Sur le fil ténu de l'intrigue — et c'est tant mieux ainsi — dansent d'aimables personnages qui ne se tiennent même pas par la main, parce qu'ils ont chacun approfondi le secret de la solitude : Mme Delan qui ouvre et ferme le livre mais qu'elle domine comme parfois Xantippe les méditations socratiques ; Julius, dont le prénom ne fut pas improvisé, et qui joue, dans sa rude philosophie, certain héros de toile hollandaise, mi-ombre, mi-clarté ; Durandon que jalouseront tous les employés de préfecture après vingt ans de carrière ; les Véraert, ces insupportables bourgeois que toute bourgeoisie livresque se doit d'accueillir. Et les paysages, effleurés par le regard, vaporeux sous la plume, évocateurs d'un trait, d'une pensée affectueuse ; et les remarques que cingle une ironie peu souvent contenue... Cette page où Delan, au spectacle d'une vierge maigre, se représente sa propre femme « accueillante et sans voiles ». « En quoi, ajoute l'auteur, il exerçait encore, et légitimement, son droit de mari, on pourrait presque dire son devoir. C'était en somme, mais par un long détour, le triomphe de la vertu... » Cette autre, qu'il faut citer presque intégralement : « Les femmes sont plus fortes que nous. Leur puissance d'opposition me plonge dans le ravissement... L'instinct immédiat de Mme Delan l'obligeait en toutes circonstances, et avant toute autre chose, à éloigner des curiosités extérieures les secrets de son intimité, à garder son orgueil intact, sa dignité égale. Tout cela forme la pudeur des situations. Mme Delan la possède comme elle possède la pudeur de son corps. Telle est l'éducation bourgeoise. »

Maurice Bourdet.

REVUES DES REVUES

LES MARGES (15 sept. 15 octobre) : L'enquête d'E. Tisserand sur *les Maladies de la Littérature actuelle.* M. Tisserand est très amer. Dans sa conclusion à propos de la publicité, il écrit :

Tous les procédés de publicité mis en œuvre aujourd'hui sont dirigés contre l'Elite et je signale en particulier la publication massive, en éditions de luxe, des livres écrits par ces niais qui servent d'enseigne aux maisons d'édition. Ce qu'on veut c'est que l'Elite comme le grand public, devienne incapable de discerner, de choisir. L'arbitre, ce sera le courtier de publicité.
Bel avenir!

Il écrira à propos de la *commercialisation des vices:*

Je reprends ce reproche de commercialisation des plus tristes vices ou des fausses conversions que je fonde sur la nullité des livres qu'on fait là-dessus, et plus encore sur leur identité. Ils sont une vingtaine qui écrivent sur ce sujet le même livre, avec impudence et sérénité. Ces « inquiets » sont faits sur le même modèle Ce sont des marchands d'inquiétude. Et leur foi, ou leur vice, aboutissent à des petits volumes qui n'ont entre eux pas plus de différence qu'entre elles les statues de la place Saint-Sulpice ou des cartes transparentes.

Parmi les réponses des « interrogés » nous avons remarqué celles de M. Valéry Lasbaud qui est fort belle. Nous en extrayons ce passage :

Vraiment je crois que tous les moyens (sauf la violence) sont légitimes pour faire connaître les ouvrages de l'esprit, et que c'est surtout l'instruction publique qui profite de ce bruit entretenu autour de « la Littérature ». La seule chose qui nous importe, à nous hommes de lettres, c'est le respect de notre dignité professionnelle. Quelques excès de publicité peuvent en effet la compromettre, mais surtout ces polémiques grossières, ordurières, d'un ton plébéien et bouffon qu'on n'avait coutume d'entendre que dans la petite presse politique de province et qui s'est beaucoup répandu depuis la guerre. Les injures entre obscurs notables de petites villes nous divertissaient; entre membres de notre profes-

sion, elles nous ridiculisent aux yeux d'un public indifférent, ignorant, et qui, inconsciemment, nous envie.

Mais aussi longtemps qu'il y aura une belle Elite, dispersée, invisible, composée d'individus privilégiés appartenant à toutes les classes sociales, et qui ont reçu, comme par vocation, le don divin d'appréciation, la Littérature, quoi qu'on fasse, ne courra aucun risque d'être industrialisée.

La réponse de M. Léon Deffoux est courageuse. Les éditeurs Kra et Crès disent des choses très bien. D'ailleurs le volume est à acheter: il est intéressant et révélateur. Toutefois, je crois que d'étaler de telles laideurs, de telles misères devant le public reste une faute. Croit-on changer quelque chose après une enquête? Et la littérature n'était-elle pas aussi commerciale quand ne se vendait pas Stendhal, Barbey d'Aureilly, Mallarmé, et que des hommes de plume vivaient grassement?

A la fin du même n° M. Denis Saurat attaque Bernard Schaw. Les armes de M. Saurat sont efficaces. Mais Bernard Schaw n'est pas un primaire; il a une ironie bien intellectuelle et de bonne compagnie. Et je crois qu'on jouera longtemps encore ce théâtre de pochades qui aurait évidemment gagné à ne pas se croire métaphysique.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (premier octobre) : *Les yeux de dix huit ans*, par Jean Schlumberger, un magnifique morceau. *Un Retour à l'Occident* de Ramon Fernandez. *Supplique* et *Tornade*, des vers de Supervielle.

EUROPE (15 octobre) : La fin du *Dernier Empereur*, le beau drame de J. R. Bloch. *Pan Apolek*, une nouvelle de Babel.

LES CAHIERS LIBRES (15 sept. 15 octobre) : *Le puits de la Samaritaine*, prose de F. P. Alibert. De bons témoignages de Daniels Rops et André Gaillard.

LA NOUVELLE EQUIPE (n° 1) : Une nouvelle revue consacrée à M. Maritain, publiée à Louvain et Bruxelles.

LA REVUE HEBDOMADAIRE (30 octobre) : *Montclar* par Guy de Pourtalès; un *Dialogue sur le Fascisme*, par Paul Reynaud.

La Revue Européenne (octobre) : *William Blake prophète*, par Julien Green, étude d'une pénétrante grandeur.

On ne lui connait qu'un grand amour, mais qui dura toute sa vie. Il commença d'une façon assez particulière. Au cours d'une promenade avec la fille du jardinier, Blake lui confia les peines de cœur qu'il avait à souffrir. Elle l'écouta en silence; puis touchée de son chagrin, elle lui dit qu'elle regrettait bien qu'il ne fût pas heureux.

« *Vraiment? fit Blake tout à coup. Eh bien, je vous aime.* »

La jeune fille réfléchit quelques minutes et répondit enfin posément:

« *Je vous aime aussi.* »

Elle s'appelait Catherine Boucher et, ne sachant pas écrire, elle signa d'une croix, le contrat de mariage. Ce fut vers elle que Blake se tourna, sur son lit de mort, ayant juste achevé ce dessin extraordinaire où l'on voit Dieu mesurant les cieux d'un compas.

« *Il faut que je dessine un ange, dit-il. Tu as été mon ange.* »

Et il la dessina.

« On a vainement agité la question de savoir s'il était fou », ajoute M. Green. Et il reprend:

Les excentricités de Blake sont fameuses. En général, elles semblent dues au souci de se conformer étroitement à la règle des Ecritures, de l'Ancien Testament surtout.

Ainsi :

« On avait vu Blake assis à terre, nu, et lisant Milton avec sa femme obéissante, nue également.

«Entrez donc, avait-il dit au visiteur effaré. Nous sommes seulement Adam et Eve. »

Il vivait « une perpétuelle révolte grondant en lui contre tous les principes reconnus ». Car, s'écrie Julien Green, « personne comme Blake n'avait chéri ses désirs. »

Mais pour vraiment connaître cette figure étrange « il faudrait pouvoir le deviner comme il devinait les choses secrètes, par la seconde vue, à défaut d'une révélation séraphique. »

La Revue Nouvelle (15 sept. 15 octobre) : De beaux

vers d'André Gaillard. Entendez cette strophe d'*Un beau rire enfin:*

Caresse-là bête à mourir
Bêle à mourir sous le couteau
Terre, terre, éclate de rire
Entre l'écume et le marteau.

Memento: Le Bon Plaisir; Septimanie; Oc; La Vie; Le Mercure de Flandre; Sélection; Les Chroniques du jour; Le Monde Nouveau; La Revue du Centre; Le Pampre, etc....

G. B.

LETTRES ETRANGERES

LUIS ARAQUISTAIN

Très connu comme journaliste et comme romancier, Luis Araquistain est un des jeunes écrivains les plus intéressants de l'Espagne actuelle. Il s'est imposé à l'attention des critiques et des lettrés par deux livres, que nous souhaitons voir prochainement traduits en français « Las columnas de Hercules » et « El archipielago maravilloso ». Le premier de ces ouvrages, s'apparente à la longue lignée des romans picaresques dont il a l'allure vive et alerte, le tracé ironique et preste des portraits. Son humour qui enveloppe une violente satire s'est attaquée dans les « Colonnes d'Hercule » à l'une des puissances contemporaines les plus redoutables, la « Grande presse. » Nul ne pouvait mieux connaître que Luis Araquistain le mécanisme secret des grands journaux « Journaliste de profession, littérateur de vocation », il trouvait dans sa profession même un magnifique terrain d'expérience. Il n'avait qu'à regarder autour de lui pour recueillir dans les salles de rédaction, les couloirs de parlement, et les « tertulias » de cafés, ces types pittoresques, âprement saisis et dessinés, si vivants et si vrais qu'il ne nous est pas difficile de mettre sous la

plupart de ses portraits des noms connus. La fondation de l'« Ordre » le recrutement de la rédaction, la chasse aux nouvelles sensationnelles, aux scandales retentissants que l'on crée lorsqu'ils ne se présentent pas d'eux-mêmes, permettent à l'auteur d'exercer une ironie tantôt bouffonne, tantôt amère, et d'égratigner vivement une figure trop déplaisante quand elle passe près de lui Sa peinture des milieux politiques est d'une griffe impitoyable qui marque une tare, fouille une plaie, dénude une conscience, sans que le récit perde un instant l'allure pacifique d'une aimable plaisanterie. Ainsi que dans les romans classiques du XVIe et du XVIIe les aventures d'un personnage favorisaient l'examen d'une quantité de milieux divers, l'équipée de Modesto Escudero et de son formidable patron Herculo Cacodoro, inventeur de pilules stimulantes, fondateur d'un grand quotidien et bientôt député, ministre, homme considérable, fait passer devant nos yeux, présentés avec une fine ironie la presse, la politique, la finance, les théâtres, la littérature. Et ce n'est pas un des moins bons chapitres que celui où Cacodoro, désireux d'acheter des livres, — non pour les lire, mais pour en garnir son bureau — fournit au malicieux Araquistain l'occasion de tracer en quelques traits rapides la situation intellectuelle de l'Espagne moderne.

« L'Archipel Merveilleux », sous la forme d'un de ces voyages fantaisistes fertiles en aperçus philosophiques, est aussi une satire sociale et psychologique dont l'aspect parfois comique ne doit pas nous faire négliger la vérité profonde. C'est un roman d'aventures — comme « Gulliver », comme « Candide » — et, sur leurs traces, l'auteur découvre des pays inconnus, comme cette « Ile des Immortels » où les malheureux condamnés à vivre indéfiniment, après avoir passionnément souhaité l'immortalité, se désolent de cet affreux don et ne pensent qu'à mourir. Voisine de celle là, l'île des Lunettes nous montre les affreux ravages que peut causer l'emploi de lunettes, permettant de lire les pensées. Plus de dissimulation possible, plus de mensonge, tous les désirs étalés aux yeux, un massacre général supprime tous ces hom-

mes trop clairvoyants. L'humanité n'est pas plus capable de supporter la vérité que l'immortalité. Capturés par les amazones de la nouvelle Armorique, les naufragés sont conduits dans une île où des femmes surféministes ont réalisé un empire où elle agissent et règnent seules, les hommes n'y étant employés que pour la reproduction et le plaisir. Les marins capturés par ces redoutables Armoricaines échappent difficilement à la mort par épuisement qui est le sort de leurs camarades et après un essai de gouvernement féminin à bord d'un navire occupé par un équipage où toutes les nationalités mêlées veulent commander, ils arrivent au port. Ce livre est écrit avec verve, amusant par l'anecdote, mais plus intéressant encore par les commentaires que suscitent les singularités rencontrées dans l'Archipel. Est-ce au cours de ses voyages, quand il naviguait comme capitaine que Luis Araquistain a imaginé ces îles et que sa fantaisie les a fait sortir des eaux? Une parfaite connaissance des choses de la mer, nous le laisse supposer. De même la vie multiforme, féconde en aventures, que l'auteur a vécue, tour à tour, émigrant en Argentine, commis de magasin, dessinateur, journaliste, bohême, lui a permis de connaître bien des êtres, de pénétrer dans les milieux les plus divers.

Il écrivit aussi un ouvrage d'essais politiques « España en el crisol », un recueil d'observations faites pendant un voyage aux Etats-Unis « El peligro yanqui » un drame « Remedios Heroïcos » qui a obtenu le plus grand succès en Espagne et en Amérique, des traductions de l'Anglais et de l'Allemand. Mais c'est surtout dans les deux romans que j'ai analysés qu'on trouve le mieux exprimé son talent où s'unissent l'observation pénétrante du psychologue, le coup d'œil rapide du journaliste, un style alerte et coloré et un humour qui déguise d'innocente façon les flèches les plus acérées.

Marcel Brion

UNE TRADUCTION DE BAUDELAIRE

par Walter BENJAMIN

Quels sont les caractères d'une traduction parfaite? On peut discuter longtemps sur ce sujet. Doit-on s'attacher davantage au sens littéral d'une œuvre ou à son expression extérieure? La question se pose d'une façon différente selon qu'il s'agit de poésie ou de prose. En réalité le poème n'est pas traduisible. On peut à la rigueur traduire un roman en conservant les idées et aussi le mouvement de la phrase, mais le poème est un tout, fond et forme, une expression si personnelle de l'intelligence et de la sensibilité que le traducteur ne doit pas essayer de la reproduire dans sa langue: Il devra la « recréer ». C'est ainsi que Rilke a traduit les poèmes de Valéry, par exemple, et l'expérience est concluante. Aux qualités qu'on exige d'un traducteur ordinaire doit s'ajouter alors une sorte de génie intuitif qui puisse réussir ces deux opérations, compréhension profonde et totale d'une œuvre, création d'une œuvre nouvelle qui soit le reflet de l'autre, en tenant compte des courbures différentes que les nuances des vocabulaires et les sonorités des mots apportent dans ce miroir. C'est ce qu'a fait Walter Benjamin, dans sa traduction des « Tableaux Parisiens » (édités chez Richard Weissbach, Heidelberg). Laisser le texte en face de la traduction était une élégance puisque nous sommes tentés bien souvent, de « comparer ». Cette comparaison nous prouve que W. Benjamin a senti Baudelaire en poète et qu'il a voulu exprimer son âme et l'essence de son génie aussi bien que les images et le rythme du vers. Les principes qu'il pose dans sa préface sur l'« œuvre du traducteur» éclairent parfaitement ses intentions et sa méthode dont nous apprécions ici l'heureux résultat.

GIORNI DEL MONDO DI PRIMA, par Guelfo Civinini (Editions Mondadori, Milan.)

Qu'ils nous paraissent lointains les évènements racontés par l'auteur de ce livre! Tremblement de terre de Messine, visites

à Pascoli, voyages dans un Grèce monarchique. Ces articles écrits entre 1907 et 1911 nous causent une étrange impression de distance, comme d'anciens journaux illustrés feuilletés aujourd'hui. Mais le talent de Guelfo Civinini anime ces pages de jadis qui ajoutent à leur importance littéraire une réelle valeur de documents. Elles nous offrent d'agréables images des lieux que l'auteur a visités et qu'il décrit avec une sensibilité attentive aux choses et aux paysages, des entretiens avec les personnages illustres de l'époque. J'aime particulièrement les souvenirs de son voyage au Portugal, ses chroniques romaines, et les tableaux qu'il nous présente de Messine en ruines sont d'un artiste sincère et puissant qui sait nous faire partager son émotion.

LES REVUES ETRANGERES

Die Neue Schweizer Rundschau (Zürich) est une revue tout à fait remarquable, des plus homogènes et des mieux informées. Tout serait à citer dans les sommairse des derniers numéros, si denses de matières essentielles. Signalons seulement l'article de E. R. Curtius sur l'immortalité littéraire, celui de Klaus Mann sur les jeunes écrivains allemands, et celui de Mario Puccini sur la littérature italienne.

Die Weltbühne (Berlin), vivant, combattif, cet hebdomadaire suit de très près le mouvement politique et la production intellectuelle. Dans le n° du 2 novembre, les articles politiques de Carl von Ossietzky, H. E. Kaminski, Valeriu Marcu, s'accompagnent d'intéressantes notes de A. Polgar, Kurt Hiller, etc...

Poetry (Chicago), Poèmes de H. Stuart, Maurice Lesemann, Robert Mc Blair, Frances Shaw, Helen Birch Bartlett, R. P. Blackmann, etc...

Der Sturm (Berlin), Eté Berlinois, par Herwarth Walden; La Crise de l'Impérialisme, par Thomas Ring, etc...

Die Literarische Welt (Berlin), Etudes de Théodor Daübler sur les « Reise in Italien » de Rolfschott, de Arthur Holitscher sur Masereel. De très bonnes et très substantiellles chroniques.

The Calendar (Londres). Poèmes par Bertram Higgins, Edgell Rickword, Allen Tate. Un subtil essai de Samuel Hoare, sur Paul Valery.

The New Criterion (Londres). Thucydide et la discipline du détachement par W. A. Thorpe. Fragments d'un prologue, par T. S. Elliot, etc...

The New République (New York). La politique intérieure et extérieure des Etats-Unis est le sujet des articles de Walter Locke, Franck R. Kant, Bruce Bliven, dans le n° du 27 octobre.

The Little Review (New York), publie sous la direction de Margaret Anderson et Jane Heap un numéro consacré à la poésie américaine et européenne, où voisinent les surréalistes français avec les poétes les plus modernes des Etats-Unis. Le rapprochement est intéressant.

Nosotros (Buenos Ayres). Les bases psycho-sociales du sentiment religieux, par Hernani Mandolini. De bonnes pages critiques sur l'œuvre de Pio Baroja, par Juan B. Gonzalez. Des poèmes de R. A. Arrieta, Antonio Gullo, etc...

Il Tempio (Palerme). Articles de Salvatore Cardella, Nello Tristano, Giulio Sismondi, Marino Moretti, Giovanni Cardella.

Bulletin de la Société Panunioniste pour les Relations intellectuelles avec l'Etranger (Moscou). Les découvertes de l'expédition Kozlov en Mongolie.

Marcel BRION

PARALLELE ENTRE DAMES DE COULEUR

à Manon Kahn

Tombée du ciel par voie des eaux, Joséphine soulève le rideau de sa jupe ; Florence débarqua après une traversée normale. Joséphine amenée sur place par une troupe neuve eut le bon sens d'ouvrir une saison, de surprendre un retour de vacances.

Paris connaissait l'heureuse influence nègre par certains phonographes particuliers, et quelques revues américaines nous donnaient un aperçu d'une mise en scène noire. Il y avait bien quelques vedettes éparses détachées de plantations imaginaires qui se faisaient entendre dans certains établissements de nuit et qui par leur seul timbre de voix nous émouvaient profondément.

Un cheval chasse ses mouches avec son épiderme, Joséphine aussi. De plus Joséphine se colore en toutes teintes par ses seuls mouvements à la manière de certaines cravates ou plutôt comme le ferait un caméléon.

Nous ne pouvons la supposer autrement vêtue que de sa peau, poignets, volants et jupe de raffia, ceinture de bananes ou autres collifichets des Iles. Elle abandonne dans sa loge ses tailleurs, ses brillants, sa Voisin.

Sa tête est intéressante mais pas jolie, et ses cheveux sont d'une laque noire au blanc d'œuf traversée de côté d'une raie ineffaçable.

Elle a ému par ses danses, la censure s'en inquiéta mais se contenta de retoucher ses suivantes, les Charleston Babies.

J'insisterais davantage sur son sens musical qui n'a frappé qu'une quantité limitée de gens.

Joséphine n'a pas toujours recours aux paroles pour décorer et soutenir sa voix, soutenue par l'extraordinaire orchestre qui l'accompagne, elle laisse partir ses notes bien détachées du chant comme le ferait un petit vent sopranino que le jazz prend plaisir à laisser voler hors de mesure pour rattraper tout naturellement le rythme par la suite.

Nous lui devons un aperçu sur cette science congénitale, cette harmonie à ressort que nous ne connaissions que sous forme d'instruments ou d'ensembles trop civilisés.

Florence tombait comme les ballets Russes, comme le Grand Prix, elle profitait de la Season, sa troupe sous son bras avec des Contrats mis au point et une voix un peu posée.

Sa technique quoique routinère, n'exclut cependant pas sa spontanéité, puisqu'elle use de ses talents comme seuls peuvent faire les Nègres.

Un mince filet de sang noir sous une robe de Poiret, des traces de haute civilisation, ici plus de ceintures de raffia, toute la Rue de la Paix, et sa tête une boule de geai.

Florence a réglé sa voix, ses voix et son ballet ; elle dispose des mêmes qualités musicales que Joséphine, roucoule également sans paroles, mais dissimule une technique peut-être même un Conservatoire ce qui l'abime beaucoup. Reposante elle nous tient « au vert », nous fait goûter de ce lait que les Douairières de la Vieille Angleterre savent exhaler.

Elle est trop convenable, sa censure est dans tout, elle a honte de sa couleur, elle la maquille délicieusement et s'est néanmoins décidée à paraître dans un seul tableau emplumée aux chevilles, aux poignets, à la

croupe ; sur un rag rapide elle chante et gesticule à la fois et je l'approuve beaucoup dans ce petit recul qui pour elle a beaucoup d'importance.

Joséphine et Florence sont accompagnés d'admirables musiciens. Ces deux jazz ont également de la spontanéité dans un grand programme.

Les Musiciens de Joséphine sont sur scène et se rapprochent des Jazz de grande dstinction. Néanmoins ils ont innové l'emploi dans le monde d'une batterie isolée par endroits.

Nous devons à Florence d'avoir, dans sa revue, placé les Nègres en fosse d'orchestre. Ils sortent ainsi de ce groupe follâtre du Jazz, ils paraissent plus nombreux, plus assis dissimulés par un chef d'orchestre de couleur, que chatouille un piston tourné vers le Ciel.

L'emploi de la Fosse a été une trouvaille de Florence dépassant les coutumes du Music Hall, qui donnaient au Jazz la valeur de la Malle des Indes.

Emile FERNANDEZ.

MARSEILLE CAPITALE

On dit volontiers que Marseille apparait très belle à celui qui la traverse, mais n'y séjourne pas. Et l'on énumère avec emphase des avantages qu'elle ne tient pas des hommes: on appuie sur le décor: mer et ciel, rivage et collines, sur le port (que n'a-t-on pas dit, écrit sur le port!) sur des beautés que la géographie nomme naturelles. Mais une secrète convenance interdit presque de parler des autres. Pas un mot, si ce n'est en raillant. Il est admis que Marseille est un quai, un entrepôt, une usine, qu'il n'y a pas lieu de s'en plaindre, ni d'y rien changer.

Nous sommes pourtant quelques-uns que la louange rabachée d'une pièce d'eau admirable, mais définitivement chantée par Sicard et Brauquier ne contente pas, et qui professeraient la plus grande horreur pour cette bordure de rues chaudes où courent les peintres, si Marseille dans la pensée publique évoquait seulement un bouge à marins. Comment ne voit-on pas le poncif de cette vision, l'étroitesse ridicule de ces légendes assimilant Marseille aux bourdeaux d'escale? Cela n'est venu que de la surprise de ceux qui découvraient ces lieux d'hier et n'avaient rien vu de semblable. Ils s'en étonnèrent si fort que le marseillais indifférent y courut et les découvrit aussi. Il n'y pensait pas.

Si nous rendons grace aux avantages naturels qui dotent Marseille, il serait vain de vouloir donner le change sur le parti qu'en ont tiré jusqu'ici nos concitoyens. Cette conception d'une ville d'affaires à laquelle nos pères ont collaboré si aveuglément ne doit pas davantage nous oter de l'esprit la nécessité des transformations qui s'imposent avec la marche du temps ni nous faire oublier le point de vue esthétique d'où les entreprises les plus matérielles doivent étre considérées quand il s'agit d'urbanisme, c'est-à-dire de l'économie et de la beauté d'une grande ville.

Un fait indéniable nous obsède chaque jour dans les complications de notre vie urbaine. Notre Marseille actuel date d'environ cent ans et c'est avec une voirie séculaire, des batisses démodées des plans sans ordre, et des mesures improvisées qu'elle fait face à l'irruption de la vie moderne qu'elle s'efforce d'en capter les

courants, qu'elle en subit le flux. Qui ne déplore l'insuffisance de nos constructions, l'exgüité de nos rues, l'absence de communications souterraines, de boulevards extérieurs, de débouchés, enfin qui ne regrette le défaut des ensembles, cet oubli du style à quoi se reconnait une ville faite au petit bonheur, selon les hasards de la truelle?

La nôtre craque sous la poussée d'un siècle ardent, et s'enfle et veut croître sous la nécessité d'un destin que lui créent sa situation maritime et ses origines. Le tempérament du grec persiste en elle. Marseille doit à tout prix déborder ses assises et s'étendre le long de la mer, gagner les champs voisins, escalader ses collines.

Fier de sa ville qu'il aime, le Marseillais n'a pas encore assez le sentiment de son importance et la prévision de son hégémonie: Or, elle est une capitale de la mer, une des plus importantes stations du monde.

A cette ville énorme qui s'ébauche il faut un cadre digne du nombre et de la qualité des habitants. C'est l'affaire d'une science vieille comme les sociétés: l'urbanisme, et du premier né des arts, l'architecture.

Dans une revue dont le siège est marseillais et le restera, il nous a paru qu'une place devait être offerte à un genre de recherches, à première vue étrangères à la littérature et aux arts, mais aussi nécessaire à l'extension et au rayonnement de Marseille que notre effort de groupement et de création intellectuellle. Tout se tient dans une société où l'initiative reste en définitive aux chercheurs, uax créateurs.

Cette préoccupation nous a naturellement conduits à nous assurer le concours d'un esprit hardi, plein d'ardeur, promoteur d'idées.

Au cours de nombreux entretiens sur ces graves questions nous avons pu connaître que plusieurs hautes personnalités de notre ville avaient des idées semblables, qui ne se réalisèrent pas faute d'un lien. Ce lien nous le créons et nous avons demandé à un de nos amis, à Gaston Castel, d'exprimer en technicien les améliorations qu'il entrevoit de concert avec les personnalités dont nous parlions. Nous sommes assurés que cette chronique qui prendra place avec celles des arts à Marseille, recevra de nos lecteurs un favorable accueil. Ils sauront y discerner le double dessein de servir notre ville et d'accroitre leur attachement aux *Cahiers du Sud*.

Jean BALLARD.

PEINTURE

OSCAR EICHACKER OU LE VOYAGE EN BOETIE :

Je signale avec plaisir le beau succès qu'a remporté chez Bernheim Jeune l'exposition de M. Oscar Eichacker. Les parisiens n'ont pas été peu surpris de trouver dans ce nom jusqu'alors inconnu d'eux, non point comme ils s'y attendaient, un talent en bourgeons, les débuts timides et gauches d'un éphèbe impatient de se produire en public et soucieux de revoir, avant de partir pour le régiment la consécration définitive de la critique et de la foule, mais bien une personnalité robuste, maîtresse de sa technique et de son rêve.

Pour beaucoup, le nom d'Eichacker fût une révélation et l'on s'est justement étonné ici qu'il n'ait jamais cru devoir envoyer le moindre croquis à aucun de nos Salons.

A vrai dire un tel exemple de modestie et de patience, si remarquable à nos amateurs désabusés — chasseurs sans foi, de chefs-d'œuvre d'enfants, de sous-Ingres serbo-croates et de « recherches » en série — qu'ils oublièrent de reprocher à l'artiste de ne leur avoir montré qu'une face de son talent bicéphale.

Ceux qui connaissent l'œuvre déjà importante de notre neo-primitif déploreront avec moi que le faune et la bacchante qui animent de leur immobile entrain la boite-à-sel de l'Opéra de Marseille n'aient pas obtenu de MM. Rigoletto et Flaissières la permission d'accompagner leur père jusqu'ici. Ils eussent dansé avec le plus grand succès leur black-botton mythologique, parmi les taxis de la rue La Boëtie, au son des cymbales, des clackson et des pipeaux.

Seul Beethoven consentit à suivre le jeune maître.

Durant quinze jours, il monta la garde, chevalier aux armes vertes (c'est un bronze), au seuil de la petite salle enluminée, écrasant de tout le poids de son génie et de sa matière un mètre carré de moquette à poil ras.

Mais vous savez qu'il est toujours scabreux de statufier les hommes illustres que la cire molle a étreints au seuil du tombeau — après leur famille éplorée — pour ravir à la mort et la léguer aux vivants, leur suprême grimace.

Un Beethoven, un Pascal méditatifs — clore les yeux du pa-

tient ainsi s'écrit en plastique la méditation — trouveront toujours dans leurs masques mortuaires, une concurrence déloyale.

La plus belle effigie napoléonienne n'est ni de Canova, ni de Houdon, mais d'Antomarchi, un médecin.

En d'autres termes, ce *Beethoven* forcément conventionnel dans la conception, malgré les qualités de force grave que l'on retrouve dans toutes les œuvres du blond marseillais ne put donner à nos amateurs qu'une assez inexacte idée de son talent de sculpteur. Il est fâcheux, d'ailleurs, que ce sculpteur ait voulu tomber Minerve en lui montrant de la peinture. Il a commencé par où il eût dû finir : le pinceau de Paganini.

Je sais qu'Eichacker n'est pas un étourdi ; je sais que le marbre, la pierre, le bronze sont de pesantes matières ; je n'ignore pas que le tarif des transports de la Compagnie P.L.M. est une manière de plaisanterie astronomique. Ajoutez à cela, O amis exigeants, l'opinion de M. de la Palice qui prétend que les « arts statiques n'aiment pas bouger » et vous comprendrez aisément ce qui vous parut être tout d'abord une impardonnable erreur.

Si Eichacker entra dans Paris comme Byron dans la vie — en se foulant le pied, le devoir des *Cahiers du Sud* était d'expliquer ce faux-pas.

Il a séduit. Il eût conquis.

Qu'il le veuille ou non, Eichacker est un sculpteur. Tout en témoigne : le relief surprenant de ses dessins, la construction de ses tableaux, sa conversation, sa démarche, le geste qu'il a parfois pour modeler l'atmosphère comme un sein.

Eichacker a trop le souci, l'amour, le culte de la forme, de l'*essentiel*, du pugilat avec le bloc pour n'être pas surtout un sculpteur.

Son pouce et son œil collaborent affectueusement.

De temps en temps, ces deux associés vont consulter son cerveau qui habite à l'étage au-dessus. Celui-ci, tout heureux de ces rares visites devient loquace, ingénieux, menteur. Il gesticule, il évoque des souvenirs ; les autres atterrés le contemplent avec pitié. Puis ils haussent les épaules et, le laissant parler tout seul redescendent chez eux, sur la pointe des pieds.

Baudelaire, en écrivant les *Phares* inaugura une genre de critique synthétique que Gus Bofa retourna comme un gant soixante ans après pour « résumer » à sa façon quelques écrivains.

Si, combinant à mon tour ces deux procédés je projetais de

dessiner des « synthèses » de peintres, je représenterais la personnalité d'Eichacker sous l'apparence d'un écorché effeuillant une marguerite.

Quoique personnelle, cette peinture saine, équilibrée, bien portante n'a pas la puissante originalité de ses œuvres sculptées ou même de ses dessins que l'on serait tenté de retourner comme des statuettes pour les admirer sur toutes leurs faces. Devant ces paysages on pense confusément aux solides Derain de 1912; devant ces petites maisons hautes en couleurs et ces églises de campagne on évoque malgré soi la minutie angélique d'Utrillo. Si Kisling faisait poser, quelque jour, un gosse en bonne santé, il semble qu'il le peindrait ainsi.

Ce ne sont probablement là que reminiscences très lointaines, inconscientes même, mais elles attestent précisément la supériorité du sculpteur sur le peintre.

Ses meilleures toiles sont — c'était fatal — des nus. Ces nus de bonnes filles hilares, criblées de fossettes qui sont autant de sourires baties comme l'étaient les femmes avant l'avènement du charleston permettent de prédire à Oscar Eichacker une belle réussite dans un genre où la subtilité maladive de quelques alchimistes de la couleur ne fait pas encore la loi.

Bientôt ces superbes ribaudes iront donner la fessée aux flirteuses aquatiques de Favory, qui se défendront à coups d'ombrelles et de petits paniers, en hurlant de frayeur.

Ce jour-là sera ravi par un authentique artiste de force et de joie ce « glorieux parrainage de Rubens » que des gazetiers au cœur d'or dispensent généreusement à ceux qui font poser entre deux séances de coco, le cucu de leur Kiki — ainsi que l'on ferait d'un challenge destiné à encourager des Sociétés sportives, de convalescents et d'infirmes. La peinture d'Oscar Eichacker est comme lui-même: elle ne fait pas de manière. C'est oui ou c'est non. Pour moi, c'est oui. Pour vous aussi.

*
* *

Je m'excuse de ne pouvoir que mentionner aujourd'hui le remarquable ensemble de dessins, d'eaux-fortes, de bois et de quelques tableaux somptueux de Gauguin à la *Galerie de la Maison de Blanc* que dirige avec tant de grâce et tant de soin Madame May Reynaud.

Carlo Rim.

LA MUSIQUE A MARSEILLE

L'Association des Concerts classiques de Marseille vient d'expérimenter en trois semaines ce qu'elle a refusé d'admettre pendant quatre ans, à savoir qu'un conducteur bien doué peut tirer les meilleurs effets d'un groupement instrumental dont tous les éléments ne sont pas unanimement de premier ordre. Telle est la démonstration que vient de nous fournir M. Flor Alpaertz, Chef d'orchestre anversois qui a dirigé pendant trois séances les musiciens de cette association.

Ce n'est pas que nous admettions sans réserve toutes ses interprétations des œuvres classiques. Le chef-d'œuvre classique est immuable par définition. Nul n'a le droit d'ajouter ni de retrancher quoi que ce soit à sa matière, à sa forme, à son esprit, à son interprétation. Le chef-d'œuvre classique atteint ce point culminant de perfection soit, lorsque par les soins de l'auteur même nous sommes en possession de toutes les indications d'exécution soit, à défaut, lorsqu'une tradition formée de l'éxégèse des interprétateurs et du consensus universel l'a cristallisé en une sorte d'archétype définitif et sacré. A partir de ce moment, il n'y a plus même à accélérer ou à ralentir un mouvement. Tout changement, voire minuscule, est une expérience hasardeuse, qui remet chaque fois en question la consécration même du chef d'œuvre. Modifier un mouvement de la 5e *symphonie* équivaut à dire qu'elle n'était pas un chef d'œuvre hier, puisque l'on a cru devoir en perfectionner aujourd'hui une de ses parties. Or, M. Alpaertz nous permettra de dire qu'à défaut d'indication suffisantes de Beethoven — s'il faut en croire les musicographes patentés — il s'est constitué une exégèse universelle qui a donné à la *Cinquième* une forme de laquelle il n'est plus permis de s'écarter

Ou bien, si c'est une antithèse licite que de rechercher des émotions *nouvelles* dans des interprétations de pièces *classiques*, on peut aller jusqu'à y ajouter les moyens ultra-modernes du jazz band. Vous estimerez sans doute qu'il y a lieu de réserver ces moyens à la musique ultra-moderne et qu'il en sortira des chefs d'œuvres nouveaux sans que nous ayons à toucher aux anciens.

Parmi les vieilles nouveautés du siècle dernier, qui nous ont été enfin révélées, il ne nous a pas été absolument déplaisant d'en-

tendre la IV[e] Symphonie de Tschaikowsky. Cette œuvre représente un moment de l'évolution de la musique. Elle est au romantisme musical ce que l'Ecole parnassienne fut par rapport au romantisme de la poésie. C'est de la musique pour l'œil, si l'on peut dire, le plus riche tapis de la couleur, une orfèvrerie coruscante, une tapisserie somptueuse, un assemblage d'accords, de sonorités et de timbres fastueux mais qui ne font rien tressaillir au plus profond de moi. Tschaikowsky est un Hérédia de la musique, une sorte de Saint Saens qui aurait réussi.

Nous avons fini par connaitre aussi deux pièces écrites il y a cinquante ans — on va lentement aux classiques de Marseille — par Smetana. Moins de richesse orchestrale que chez le précédent, un peu plus de lyrisme, de tendresse, d'émotion — et c'est beaucoup mieux.

La Fantaisie sur des Thèmes Serbes de Rimsky-Korsakow constitue une première audition. Elle ne nous apprend rien de nouveau sur ce Maître, que nous préférons dans ses œuvres d'inspiration plus spécifiquement russes.

M. Alpaertz, qui est aussi compositeur, nous fit entendre la première partie — *Matin de Mai* — de son poème symphonique *Pallieter*. M. Alpaertz a le défaut que donne quelquefois une grande culture. Ayant beaucoup lu, il a beaucoup retenu. Et puis, étant jeune, il cède à la tentation de vouloir faire entrer toute la musique dans chaque mesure. Trois ou quatre instruments ont souvent autant d'empleur que tout l'orchestre. Ce jeune auteur se clarifiera et il deviendra un bon Maître.

Il nous reste à le remercier grandement, car il a transformé l'orchestre des Concerts Classiques. Nos divergences en ce qui concerne l'interprétation des grands Maîtres n'empêchent pas qu'il ait su imprimer à nos musiciens une valeur de sentiment, de nuances, de précision, de finesse, de chaleur à laquelle nous n'étions plus habitués.

Le public y a pris le plus grand intérêt. Il est venu plus nombreux que de coutume et il eut raison. Il serait grand dommage qu'une association comme celle des Concerts Classiques fut obligée d'interrompre sa mission. Espérons que la question ne se posera plus.

Comme musique vraiment nouvelle, nous n'avons salué au passage que le très beau *Pacific* d'Honneger. Nous attendons du Comité directeur qu'il fasse plus large place aux œuvres contemporaines.

Raoul BATAILLARD

ECHOS

SOCIETE D'ETUDES PHILOSOPHIQUES DU SUD-EST

Ce groupement donne de belles preuves de son activité. Il a tenu en novembre deux séances de discussion du plus haut intérêt.

La première était réservée à une étude de M. Jacques Paliard professeur de philosophie au Lycée Mignet, chargé de cours à la faculté des Lettres, sur le conflit de l'idéalisme et de la psychologie. L'éminent rapporteur, dont la thèse magistrale « Intuition et réflexion », était précisément analysée dans notre dernier numéro par notre collaborateur M. Urtin, s'est efforcé de montrer dans sa communication comment, pour un idéalisme conséquent, la psychologie, si elle veut rester une science de faits, doit renoncer à être la science de la pensée, pour se réduire à l'étude de ses conditions d'apparition et de développement dans la conscience, c'est à dire en définitive, à l'étude des influences biologiques et sociales dont ces conditions sont elles-mêmes dépendantes. Dans une doctrine où l'esprit n'est jamais que sujet connaissant s'opposant à l'objet connu, la psychologie ne sera plus qu'une science d'objet. Etrange divorce entre l'existence de fait et la fonction essentielle de la pensée, entre la conscience empirique et la conscience intellectuelle.

A la suite de cet exposé dont la forme vivante et riche sut ajouter au plaisir intellectuel des auditeurs une jouissance esthétique délicate, le président de la société, M. Berger, lut une lettre de M. Blondel, dans laquelle le grand philosophe aixois précise sa propre doctrine sur le point en question, et une autre de M. Segond, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, soulignant les ambigüités de la position idéaliste.

La seconde réunion fut consacrée à l'étude de M. Henri Beaudroit, professeur de philosophie au Lycée de Marseille sur l'Empirisme anglais au XVIIIe siècle.

C'est à tort, nous montre le conférencier, qu'on a reproché à l'empirisme anglais d'avoir délivré la matière pour asservir l'esprit. C'est à tort aussi qu'on a vu dans la pensée anglaise une tendance profonde à faire de l'esprit une pure passivité. Le mot

d' « expérience » n'a pas de l'autre côté du Channel, le sens banal qu'il présente pour nous: il est empreint d'une signification profondément religieuse. Le dogme est infaillible car il vient de Dieu: mais en même temps l'éutde de ce donné montre qu'il se résout de plus en plus en création de l'esprit.

De cette attitude très caractéristique de l'Angleterre, sont issues deux doctrines opposées: le positivisme et le pragmatisme. Toute philosophie de l'action a des affinités avec l'empirisme anglais, et M. Beaudroit effectue un curieux et suggestif parallèle entre ce dernier et la position de Pascal, dont il cite une phrase lourde de sens et pourtant souvent mal comprise: « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, ah! comme il leur faudrait obéir de bon cœur! La nécessité et les évènements en sont infailliblement. »

Suivant les traditions de la société, chacun des deux exposés dont nous venons de parler, fut suivi d'une discussion par les membres actifs présents, ce qui permit de préciser certains points délicats.

Rappelons que ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux travaux de la Société d'études philosophiques du Sud-Est, peuvent nous adresser leurs demandes d'adhésion comme membres adhérents ou honoraires, ou les diriger sur le siège de la Société, 120 rue Ferrari à Marseille.

***

Notre confrère Jean Finelle qui est venu recréer sa santé en Provence publiera prochainement pour les bibliophiles, une *Circulaire* qui se propose de tenir les amateurs de livres au courant des projets et des réalisations des éditeurs de Paris et de province.

Le service des premières circulaires sera fait, à titre gracieux à tous ceux de nos lecteurs qui en feraient la demande à Jean Finelle (5, rue Ste Marie Bompard.)

***

S. M. le Roi d'Italie a octroyé une audience spéciale à nôtre correspondant de Rome, Dr Stéfano Molle, l'éminent italien qui a fait retour dans son pays, après un long voyage en Espa-

gne, où il a donné des conférences, en langues italienne et espagnole.

Le Roi a démontré sa satisfaction pour l'œuvre accompli par l'écrivain et sur celle-ci comme sur les voyages dans le nord de l'Europe — spécialement en Finlande — il lui a adressé une quantité de questions très intéressantes, a accepté l'hommage de livres et de publications de l'écrivain et a démontré un intérêt spécial sur son ouvrage sur l'Espagne, *Tierras Soleadas*, de prochaine publication.

***

Le 11 novembre fut pieusement célébré le souvenir des écrivains marseillais morts à la guerre. L'un d'eux, Léon Roger Marx, fils de notre concitoyenne Madame Roger Marx Nathan a laissé trop de regrets pour ne pas trouver ici le modeste hommage de notre rédaction, désireuse d'honorer sa mémoire et son précoce talent, comme elle le fit pour notre cher Edouard Gibelly.

Avant que la guerre éclatât, c'était encore un tout jeune homme.

Penché vers les autres êtres avec une sympathie passionnée, il demandait aux artistes et aux écrivains les plus tendres, la signification de la vie, composant des poèmes et des nouvelles d'une harmonieuse mélancolie.

La guerre lui donne une merveilleuse occasion de prendre conscience de lui-même. Aux brancardiers, il gagne sa première citation dans ses relèves passionnantes où l'on sauve des existences. Au contact de tant de douleurs et de vaillance, loin de se décourager, il découvre chaque jour des beautés nouvelles. Versé dans un régiment de zouaves, il s'exalte, lui qui était toute douceur. Il aime les épreuves qui l'élèvent, le purifient. L'ardeur qu'il tenait des siens, grandit en lui. Des corvées périlleuses sont demandées: plusieurs soirs volontaire, il pose à quelques mètres des tranchées ennemies des réseaux de fil de fer. Une grenade l'atteint à la tête le 27 juillet 1917 et il meurt d'une mort que son héroïsme a presque désirée. Des mains pieuses rassembleront sans doute les écrits qu'il a laissés.

Voici quelques extraits de lettres significatives où se révèlent cette intelligence charmante, cette sensibilité qui se donnaient à toutes choses.

« *Je ne puis dissocier mes sentiments de la pensée de tous ces morts, qui ont laissé pour toujours leur amour, leur force de tendresse. Il ne faut pourtant pas nous démoraliser pour cela. Notre façon d'aimer nos morts et tous nos morts connus ou inconnus, sera de tacher d'être bons pour ceux qui resteront, qui auront ce triste privilège d'avoir survécu à tant d'horreurs. Alors, on aura découver de nouvelles sources de bonté, de générosité, on aura su vraiment comment s'y prendre pour aimer les autres.*

J'ai découvert la beauté simple de cette volonté de tenir, de résister à sa sensibilité, de se dominer. Ne crois pas que cela m'ait rendu plus dur, mais j'ai été content de voir que j'arrivais à ne plus craindre la tristesse, à ne plus me laisser noyer par elle, comme j'ai su — et je t'assure que j'en suis fièr — n'avoir jamais peur du danger. Cet équilibre, je voudrais l'avoir gardé toute ma vie, sans que pour cela ma sensibilité s'amoindrisse.....
mener. Je me trouve ce matin presque calme et sans tristesse, plein de force et de clarté en moi. Je pense qu'on est heureux de se sentir valide au pied, pour ainsi dire, de son devoir; vraiment rien ne me fait peur, tant je me sens fort et comme fier. »

On mesure, à lire des pensées de cet ordre, la perte que le pays a faite en envoyant à la mort ses meilleurs enfants, sans épargner ni ses écrivains ni ses artistes.

***

On nous annonce la publication, dès ce mois-ci, sous la direction de notre confrère Adrien Frissant, d'un nouvel hebdomadaire régionaliste « Paris-Provence » dont les bureaux seront, 17, Foubourg Montmartre, Paris, 9e.

« Paris-Provence » sera, non seulement l'organe des Provençaux de Paris et du Midi, mais aussi celui des nombreux amis de la Provence, et tous y trouveront les informations les plus intéressantes sur cette belle région.

LES CAHIERS DU SUD

Il publiera, chaque semaine, des articles, enquêtes, documents et interviews sur le mouvement littéraire et artistique, sur l'activité économique, et il tâchera de satisfaire, par la diversité de ses rubriques, tous ceux qui, informés, attendent impatiemment sa publication.

*
* *

Dans notre numéro de Janvier:

ESSAI, par Auguste BREAL.

REGARDEZ LES OISEAUX DU CIEL, par Georges BOURGUET.

GEORGES DUHAMEL, par DANIEL-ROPS.

LA SONATE BRISEE, par. A DE RICHAUD.

ET DES ŒUVRES de Pierre HUMBOURG, René LAPORTE, A. GANGOTENA.